NAISSANCE,

FORTUNE ET MÉRITE,

OU

L'ÉPREUVE ÉLECTORALE,

COMÉDIE.

Ouvrages du même Auteur, qui se vendent chez le même Libraire.

	fr.	c.
LA MÈRE RIVALE, comédie en trois actes, en vers.	2	55
L'ÉDUCATION, ou LES DEUX COUSINES, comédie en cinq actes, en vers.	3	50
LE MARI A BONNES FORTUNES, comédie en cinq actes, en vers.	4	
L'ARGENT, comédie en cinq actes, en vers.	4	
LE PROTECTEUR ET LE MARI, comédie en cinq actes, en vers.	3	

L'AMITIÉ DES DEUX AGES, comédie en trois actes, par H. Monnier de la Sizeranne. 2e édition.	3	
CORINNE, drame en trois actes, en vers.	3	



IMPRIMERIE ET FONDERIE DE PINARD, RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

NAISSANCE,

FORTUNE ET MÉRITE,

OU

L'ÉPREUVE ÉLECTORALE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

DE M. CASIMIR BONJOUR.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, AU THÉATRE FRANÇAIS,

LE 13 MAI 1831.



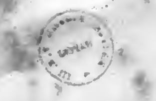
PARIS.

AMYOT, LIBRAIRE,

RUE DE LA PAIX, Nº 6.

1831.





PERSONNAGES.		ACTEURS.
Le Marquis de BEAUGENCY.	MM.	Saint-Aulaire.
LISIEUX, capitaliste.............		Ch. Mangin.
SOLANGE, officier du génie.....		Menjaud.
FOURNIER, intrigant............		Bouchet.
DUMONT, marchand de cachemires...............................		Grandville.
BUTEUX, bonnetier.............		Armand-Dailly.
BRIGOT, imprimeur.............		Guyaud.
RAMELOT, tailleur..............		Mirecourt.
Deux Valets.		
Électeurs, personnages muets.		
Madame VERTEUIL, veuve d'un receveur-général................	Mmes	Brocard.
CAROLINE, fille de Dumont....		Anaïs.
Madame la Marquise douairière de BEAUGENCY.............		Desmousseaux.

(La scène se passe au troisième étage pendant le premier acte, au deuxième étage pendant le second, et au premier pendant le troisième.)

Nota. On a observé, dans l'impression, l'ordre des places, en commençant par la droite de l'acteur.

NAISSANCE,
FORTUNE ET MÉRITE,

OU

L'ÉPREUVE ÉLECTORALE.

ACTE PREMIER.

(Chez M. Solange, au troisième; mobilier très modeste, un bureau, quelques chaises, un pupitre à musique, un violon, une sphère, un quart de cercle, et une carte de géographie.)

SCÈNE PREMIÈRE.

M. SOLANGE, entrant par la porte du fond.

Voilà donc mes courses terminées!... Je n'entrerai point chez ma mère, elle me retiendrait encore. Il faut que je finisse le tracé de mon chemin de fer. (Il s'assied à son bureau.) Pourvu que je ne sois plus interrompu! (On frappe.) Encore des importuns.

SCÈNE II.

M. SOLANGE, M. FOURNIER.

M. FOURNIER.

Salut à M. Solange.

M. SOLANGE.

Bonjour, M. Fournier. Mille pardons de vous recevoir dans ce désordre de garçon, et à mon troisième étage!

M. FOURNIER.

Je venais chez un homme de mérite; je ne comptais pas m'arrêter au premier.

M. SOLANGE.

Mais asseyez-vous donc. (Il s'assied lui-même.)

M. FOURNIER, assis.

Ouf!... je n'en puis plus..... Je cours en cabriolet depuis six heures du matin. (Avec volubilité.) Je vais de maison en maison chez les électeurs, j'entretiens les zélés, j'anime les tièdes, je presse les retardataires. J'ai fait, ces jours-ci, régulariser les pièces de plus de deux cents personnes; je me rends de la préfecture à la mairie, de la mairie à la préfecture; enfin, mon cheval et moi nous sommes sur les dents. (Il s'évente.)

M. SOLANGE, ironiquement.

Qui vous oblige à vous donner tout ce mal?

M. FOURNIER, vivement.

L'intérêt public.

M. SOLANGE, riant.

Vous devez bien connaître les contribuables à deux cents francs?

M. FOURNIER.

Ah! je vous en réponds. Noms, prénoms, domiciles, j'ai tout dans la tête! On m'a surnommé..... le chef du personnel des élections.

M. SOLANGE.

C'est un métier fatigant; et qui vous indemnise de tout cela?

M. FOURNIER.

La considération, l'influence dont je jouis.

M. SOLANGE.

On dit en effet que vous pouvez beaucoup.

M. FOURNIER.

Oui, j'ai un certain crédit sur le commun des électeurs, sur ces gens qu'il faut diriger pour les faire voter suivant leur conscience..... Quant aux hommes de votre mérite, leur opinion est trop bien établie, pour que jamais.....

M. SOLANGE.

Je ne sais nullement à qui je donnerai ma voix.

M. FOURNIER, d'un ton patelin.

Elle doit être bien recherchée, votre voix; elle en entraînera beaucoup d'autres..... Causons donc un peu du choix qu'il convient de faire. (Ils se lèvent.) Car, encore faut-il que les gens de bien s'entendent, s'ils ne veulent pas que les intrigans soient les maîtres. Les principaux candidats sont, vous le savez, M. le marquis de Beaugency et M. Lisieux.

M. SOLANGE.

Je l'ai entendu dire.

M. FOURNIER.

Eh! parbleu, ce sont vos voisins du dessous. Par un hasard assez singulier, l'un demeure au premier, l'autre au second. Est-ce que vous ne les connaissez pas?

M. SOLANGE.

Je me suis trouvé avec M. de Beaugency.

M. FOURNIER.

Homme sans consistance, noble ruiné, faisant le philosophe. Il passe sa vie à dire qu'il ne tient pas à sa naissance, et croit nous faire beaucoup d'honneur en nous demandant nos suffrages. Je ne suis pas du tout son partisan..... (Souriant.) Avez-vous vu M. Lisieux?

M. SOLANGE.

Jamais.

M. FOURNIER.

Voilà un candidat bien honorable! toutes les voix vont se porter sur lui.

M. SOLANGE.

Vous croyez?

M. FOURNIER.

Il est grand propriétaire.

M. SOLANGE.

C'est une garantie d'indépendance, mais cela ne suffit pas.

M. FOURNIER.

Honnête homme.

M. SOLANGE.

Il y a d'honnêtes gens qui perdraient les empires.

M. FOURNIER, étonné.

Ah çà, mais vous êtes donc son ennemi?

M. SOLANGE.

Je vous ai dit que je ne le connaissais pas.

(On frappe. M. Solange va recevoir.)

M. FOURNIER, à part.

Hem! cet homme-là n'est pas des nôtres; je gage qu'il est pour le marquis.

SCÈNE III.

M. SOLANGE, M. FOURNIER, M. BRIGOT.

M. BRIGOT.

Eh! c'est M. Fournier?

M. FOURNIER, courant à lui.

Mon cher monsieur Brigot, que je suis aise de vous rencontrer!

M. SOLANGE.

Vous vous connaissez donc?

M. BRIGOT.

Depuis les élections.., Monsieur vient tous les jours chez moi.

M. FOURNIER, voyant qu'ils se regardent.

Messieurs, vous avez, je le vois, à parler d'affaires; je vous présente mon respect. (A part.) Retournons à la préfecture : peut-être qu'il est encore temps de le faire rayer. (Il sort.)

SCÈNE IV.

M. SOLANGE, M. BRIGOT.

M. SOLANGE.

Nous sommes seuls; qu'avez-vous à me dire?

M. BRIGOT.

Que votre ouvrage a un succès fou : deux éditions ont été épuisées en trois jours, et cependant nous n'avons pas commencé par la seconde.

M. SOLANGE.

Vous me ravissez.

M. BRIGOT.

On vante partout vos vues neuves et patriotiques; on vante aussi votre style. Vous êtes, dit-on, à la fois clair et profond, agréable et instructif; vous avez de l'esprit..... comme si vous n'étiez pas savant.

M. SOLANGE.

C'est trop d'indulgence.

M. BRIGOT.

Mais pourquoi n'avez-vous pas signé? Cinquante personnes sont venues me demander votre nom. Il faut que vous m'autorisiez à le mettre à la tête de la troisième édition.

M. SOLANGE.

Je m'y oppose.

M. BRIGOT.

Et pour quel motif?

M. SOLANGE.

Je suis obscur, je veux rester obscur; mon seul but a été de faire le bien; si j'ai réussi, je suis trop heureux.

M. BRIGOT, à part.

Eh bien! voilà le premier auteur modeste que je rencontre..... et j'ai vu beaucoup de ces messieurs.

(On frappe.)

M. SOLANGE.

Encore quelqu'un!

SCÈNE V.

M. BUTEUX, M. SOLANGE, M. BRIGOT.

M. BUTEUX, d'une voix très aiguë.

Monsieur, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, peut-être?

M. SOLANGE.

Non, Monsieur.

M. BUTEUX.

Je tiens le magasin du numéro 11, ici près; je me nomme Buteux; je suis bonnetier et électeur.

(M. Solange salue.)

M. BRIGOT.

Eh! vous voilà, mon brave?

M. BUTEUX.

C'est vous, monsieur Brigot? (Ils se donnent la main.) Nous ne nous sommes pas vus depuis les dernières élections, où nous avons, je crois, voté ensemble.

M. SOLANGE.

Qui me procure l'honneur.....

M. BUTEUX.

Monsieur, vous êtes un homme de mérite, à ce qu'on assure dans le quartier; de plus, vous êtes venu l'autre jour m'acheter des bas : ces deux circonstances m'ont décidé à vous demander un petit service.

M. SOLANGE.

De quoi s'agit-il?

M. BUTEUX, regardant M. Brigot.

Je ne risque rien de parler devant Monsieur, il est électeur aussi : au surplus, un imprimeur est toujours un homme d'esprit.

M. BRIGOT, à part.

Oh! le drôle de corps!

M. BUTEUX.

Voici ce que c'est. J'ai reçu, depuis huit jours, relativement aux élections, toutes ces lettres, toutes ces adresses; (Il montre une foule de papiers.) et au lieu de m'éclairer, croiriez-vous que cela ne fait que m'embrouiller davantage?

M. BRIGOT.

Il y a de quoi!

M. BUTEUX.

J'ai aussi entendu dire là dessus beaucoup de choses aux gens qui viennent dans ma boutique. Car, on ne parle plus que de cela; et, Dieu merci, mon magasin est assez achalandé! vous savez? numéro 11, au coin de la rue? BUTEUX! *au Papillon!*

M. BRIGOT, à part.

Il profite de cela pour donner son adresse.

M. BUTEUX.

Enfin, bref, je ne sais que faire cette année. Conseillez-moi, je vous prie.

M. BRIGOT.

Je voulais adresser la même demande à Monsieur.

M. BUTEUX, *vivement.*

Ne croyez pas, au reste, que je compte pour peu de chose dans l'arrondissement. Je suis le représentant de beaucoup de mes voisins. Il y a l'épicier, le marchand de vin, le rôtisseur, le quincaillier, qui votent toujours avec moi. J'ai du crédit dans le quartier, voyez-vous! j'ai fait presque toutes mes études. Ces messieurs se décideront d'après moi, et je veux me décider d'après vous..... Vous ne répondez pas. . .

M. SOLANGE.

C'est que la matière est très délicate, et je craindrais.....

M. BUTEUX.

On est venu me recommander M. le marquis de Beaugency, que je connais, et qui demeure dans cette maison.

M. BRIGOT, *vivement.*

Eh bien! qu'en pensez-vous?

M. BUTEUX, *branlant la tête.*

Non... C'est une de mes pratiques cependant. Je lui ai même des obligations; car, depuis quelque temps, il m'a procuré une foule de ses amis. Mais c'est égal; nous ne devons pas nous acquitter aux dépens du public.

M. SOLANGE, *lui serrant la main.*

Bravo!.... vous êtes un digne citoyen.

M. BUTEUX.

Il est venu aussi à la maison un certain M. Fournier.

M. BRIGOT, *riant.*

Bah! il a été vous voir?

M. BUTEUX.

Il sort de chez moi.

M. BRIGOT.

Il sort de chez moi aussi.

M. SOLANGE.

Et de chez moi.

M. BUTEUX, avec un gros rire.

Il sort donc de chez tout le monde !.... C'est un fameux intrigant toujours ! Aux dernières élections, il s'était emparé de moi, et il m'a fait voter tout de travers. Aussi, cette année, je suis bien son serviteur.

M. BRIGOT.

Son M. Lisieux est un tartufe de libéralisme. Moi, je n'aime les tartufes d'aucune espèce.

M. BUTEUX.

Au bout du compte, Monsieur, vous ne me conseillez point, et je ne suis guère plus avancé qu'en arrivant. Voilà mes idées bien arrêtées sur ce que je ne veux pas ; mais je ne sais pas encore ce que je veux. Je ne puis pas aller comme ça, moi ; je tiens à voir ce que j'achète. Donnez-moi votre avis.

M. BRIGOT.

Je me joins à M. Buteux.

M. SOLANGE.

Je vous remercie, Messieurs, de la confiance que vous me témoignez. Mais franchement, je n'ai pas d'opinion encore ; je verrai, je réfléchirai.

M. BUTEUX.

Oh bien ! je ne suis pas pressé, moi ; j'ai le temps.

M. BRIGOT.

A demain donc.

M. SOLANGE.

A demain.

M. BUTEUX, revenant.

Quand vous aurez pris un parti, dites-moi deux mots à l'oreille, parce que je tiens singulièrement à avoir une opinion.

M. BRIGOT, à Buteux en s'éloignant.

Voilà un homme bien distingué; quel malheur qu'il ne soit pas éligible! (Ils sortent.)

SCÈNE VI.

M. SOLANGE, seul.

Remettons-nous au travail; depuis deux heures, je ne fais absolument rien. (Il s'assied et écrit.)

SCÈNE VII.

M. SOLANGE, CAROLINE.

CAROLINE, entr'ouvrant une porte latérale.

C'est lui!

M. SOLANGE, se levant avec vivacité.

Ah! vous voilà, mademoiselle?....

CAROLINE.

Où suis-je? Pardon... je me... retire...

M. SOLANGE.

A qui dois-je le bonheur?....

CAROLINE.

Je viens de passer une heure près de votre mère, qui est toujours bien souffrante, et... en sortant (Baissant les yeux.) je me suis trompée de porte.

M. SOLANGE.

Vous ne vous êtes pas trompée. C'est d'hier seulement que j'occupe ce cabinet... Vous vous éloignez?... (Il la retient doucement.)

CAROLINE, s'efforçant de bouder.

Je suis bien mécontente de vous, Monsieur... Trois jours entiers sans venir à la maison!

M. SOLANGE.

Pardon, mille pardons.

CAROLINE.

Nous qui demeurons sous le même toit, dans le même cscalier; c'est affreux!

M. SOLANGE.

Si vous saviez combien j'ai été occupé!

CAROLINE.

Je vous ai cru malade, moi; négliger ainsi ses amis, son écolière!

M. SOLANGE.

Ne m'accablez pas, je vous en supplie.

CAROLINE.

Aussi, mon anglais est resté là; je n'ai pas traduit une ligne. Et quant à ma musique, je n'y ai pas touché.

M. SOLANGE.

Je vais être libre enfin, car l'ouvrage a paru.

CAROLINE, finement et en riant.

Je le sais.

M. SOLANGE, s'approchant.

Vraiment?

CAROLINE.

Oui, je l'ai trouvé ce matin sur le bureau de mon père, et pendant qu'il était sorti, je l'ai lu tout entier.

M. SOLANGE.

Tout entier; que de dévouement! Combien je suis touché!...

CAROLINE, naïvement.

Pas du tout!... Il m'a fait le plus grand plaisir; des idées si claires, si pures! On voit que c'est l'ouvrage d'un bien honnête homme..... Au reste, il a produit cet effet sur tout le monde; on en parle beaucoup au moins.

M. BRIGOT, à Buteux en s'éloignant.

Voilà un homme bien distingué; quel malheur qu'il ne soit pas éligible! (Ils sortent.)

SCÈNE VI.

M. SOLANGE, seul.

Remettons-nous au travail; depuis deux heures, je ne fais absolument rien. (Il s'assied et écrit.)

SCÈNE VII.

M. SOLANGE, CAROLINE.

CAROLINE, entr'ouvrant une porte latérale.

C'est lui!

M. SOLANGE, se levant avec vivacité.

Ah! vous voilà, mademoiselle?....

CAROLINE.

Où suis-je? Pardon... je me... retire...

M. SOLANGE.

A qui dois-je le bonheur?....

CAROLINE.

Je viens de passer une heure près de votre mère, qui est toujours bien souffrante, et... en sortant (Baissant les yeux.) je me suis trompée de porte.

M. SOLANGE.

Vous ne vous êtes pas trompée. C'est d'hier seulement que j'occupe ce cabinet... Vous vous éloignez?... (Il la retient doucement.)

CAROLINE, s'efforçant de bouder.

Je suis bien mécontente de vous, Monsieur... Trois jours entiers sans venir à la maison!

M. SOLANGE.

Pardon, mille pardons.

CAROLINE.

Nous qui demeurons sous le même toit, dans le même escalier; c'est affreux!

M. SOLANGE.

Si vous saviez combien j'ai été occupé!

CAROLINE.

Je vous ai cru malade, moi; négliger ainsi ses amis, son écolière!

M. SOLANGE.

Ne m'accablez pas, je vous en supplie.

CAROLINE.

Aussi, mon anglais est resté là; je n'ai pas traduit une ligne. Et quant à ma musique, je n'y ai pas touché.

M. SOLANGE.

Je vais être libre enfin, car l'ouvrage a paru.

CAROLINE, finement et en riant.

Je le sais.

M. SOLANGE, s'approchant.

Vraiment?

CAROLINE.

Oui, je l'ai trouvé ce matin sur le bureau de mon père, et pendant qu'il était sorti, je l'ai lu tout entier.

M. SOLANGE.

Tout entier; que de dévouement! Combien je suis touché!...

CAROLINE, naïvement.

Pas du tout!... Il m'a fait le plus grand plaisir; des idées si claires, si pures! On voit que c'est l'ouvrage d'un bien honnête homme..... Au reste, il a produit cet effet sur tout le monde; on en parle beaucoup au moins.

M. SOLANGE.

Réellement?

CAROLINE, tendrement.

Méchant que vous êtes! J'ai entendu dire du bien de vous, et c'est la seule chose qui m'ait consolée de votre absence.

M. SOLANGE.

Ma chère Caroline!...

CAROLINE, grondant.

Mais ne soyez donc pas si long-temps sans nous voir. Depuis trois jours, on ne parle chez nous que de politique,... et cela ne m'amuse pas du tout.

M. SOLANGE.

Vous n'aimez pas la politique?

CAROLINE.

Je la déteste..... Adieu, Monsieur.

SOLANGE, l'arrêtant.

Quelques momens encore..... Je n'ai osé jusqu'ici faire à votre père l'aveu de mes sentimens.

CAROLINE, vivement.

Osez, Monsieur, osez, il en est temps. Car deux personnes m'ont demandée en mariage ces jours-ci.

M. SOLANGE.

Deux personnes!... Et quelle a été la réponse?

CAROLINE.

Je l'ignore, mais je tremble. Ah! pourquoi n'ai-je plus mon excellente mère; elle avait tant d'affection pour vous.

M. DUMONT, dans la coulisse.

Je vous l'ai déjà dit, monsieur mon concierge, je tiens à la plus grande propreté dans ma maison.

M. SOLANGE.

C'est la voix de M. Dumont!

CAROLINE.

Mon père! O mon Dieu, s'il me voyait ici!...

M. SOLANGE.

Rentrez vite chez ma mère. (Elle sort par la porte latérale.)

SCÈNE VIII.

M. SOLANGE, M. DUMONT.

M. DUMONT, entrant.

Allons, point de mauvaise raison; que diable!

M. SOLANGE.

Bonjour, mon cher propriétaire. Quel heureux hasard.....

M. DUMONT.

Je viens, mon cher voisin, vous parler d'élections. Car on ne s'occupe pas d'autre chose à présent.... Ma foi, cela m'amuse beaucoup, moi, les élections.

M. SOLANGE.

En vérité?

M. DUMONT.

C'est notre bon moment, à nous autres bourgeois. On vient nous voir, on nous cajole, on nous rend des comptes! Moi, j'aime cela!... Si vous saviez combien j'ai reçu de cartes, de lettres, de circulaires, de déclarations de principes... Et des visites!... Ah!... Les gens les plus hupés sont venus chez moi; j'ai vu, dans mon arrière-boutique, toute sorte de grands personnages. Oh! la belle chose que le gouvernement constitutionnel!... Est-ce que vous n'êtes pas de mon avis?

M. SOLANGE, riant.

Pardonnez-moi.

M. DUMONT.

Fournier me quitte à l'instant. Voilà un homme précieux : que de démarches il a faites pour moi! je suis resté tranquillement à la maison, et il m'a apporté mon acte de naissance, mes extraits de contributions, enfin toutes mes pièces visées et régularisées. C'est ma foi bien commode!

M. SOLANGE.

Soyez sûr qu'il ne vous rend tous ces services que pour mieux vous influencer.

M. DUMONT, *élevant la voix.*

M'influencer, moi! je l'en défie!... Oh! j'ai beaucoup de caractère.

M. SOLANGE, *à part.*

Du caractère, pauvre homme! (*Haut.*) Mais comment un pareil intrigant a-t-il pu prendre de l'ascendant sur les électeurs?

M. DUMONT, *fièrement.*

Oh bien! il n'en aura pas sûr moi, je vous en réponds..

M. SOLANGE.

C'est tout au plus s'il l'est lui-même.

M. DUMONT, *en colère.*

Oui!... Je suis bien aise de savoir cela, je ne donnerai pas ma voix à celui qu'il me recommande.

M. SOLANGE.

Pour Dieu, ne tombez pas dans un autre excès. Je n'accuse pas M. Lisieux. On peut être fort estimable et se trouver appuyé par des gens qui ne le sont pas.

M. DUMONT, *vivement.*

Vous avez raison..... Vous me conseillez donc de le nommer?

M. SOLANGE, *riant.*

Non pas.

M. DUMONT.

Alors, que me conseillez-vous?

M. SOLANGE.

De faire comme moi, de voir et d'examiner.

M. DUMONT, *d'un ton décidé.*

Vous avez raison... Mais, que voulez-vous? ce n'est pas en vendant des cachemires que j'ai pu devenir fort en politique. Nous en recauserons. J'ai beaucoup d'estime et de considération pour vous.

M. SOLANGE, *l'arrêtant.*

S'il en est ainsi, vous pouvez m'en donner une preuve à laquelle je serai bien sensible.

M. DUMONT.

Volontiers. De quoi s'agit-il?

SCÈNE IX.

M. SOLANGE, M. DUMONT, CAROLINE, *entr'ouvrant la porte.*

M. SOLANGE.

Votre réponse fera mon bonheur ou mon malheur éternel.

CAROLINE.

Il va parler!

M. DUMONT.

Votre malheur éternel! Diable!... expliquez-vous.

M. SOLANGE, *avec hésitation.*

Je n'ai maintenant qu'un revenu bien modeste..... Mais j'occupe un rang honorable, et j'espère me créer une existence par mon travail.

M. DUMONT.

J'en serai bien aise; après?

M. SOLANGE, *hésitant.*

Monsieur.....

M. DUMONT.

Achevez, que voulez-vous dire?

M. SOLANGE.

Que j'aime éperdument votre charmante fille, et que j'ose vous demander sa main.

M. DUMONT, *avec gravité, en lui prenant la main.*

Mon cher Monsieur, vous êtes un homme de mérite, mais vous n'êtes que cela, c'est trop peu. Vous ne pouvez pas être mon gendre. Je suis très riche, moi! je puis donc choisir un mari pour ma fille; et, comme de raison, je veux bien choisir. J'ai fait ma fortune dans le commerce, et je n'en rougis point; mais je ne serais pas fâché de relever un peu ça, et de donner du relief à mes écus.

M. SOLANGE, *vivement.*

Pourra-t-elle être heureuse avec un homme qui, fier de sa naissance, rougira d'elle et de vous?

M. DUMONT, *très haut.*

Halte là, mon cher, vous jugez mal mes intentions. Je veux la marier, non pas à quelqu'un qui ait un nom, mais à quelqu'un...... qui soit quelque chose... Je tiendrais, par exemple, à avoir un gendre... député. (*Fièrement.*) Je ne connais rien de plus beau, moi, que d'être député, que d'être élu par des gens comme moi, pour défendre les intérêts du pays. Mon ambition serait de voir le mari de ma fille parler à la tribune, et de lire son nom dans les gazettes. C'est flatteur, cela!!!

CAROLINE, *à part.*

Que je suis malheureuse!

M. DUMONT.

Vous, mon cher ami, vous n'êtes pas taillé pour arriver là! Vous avez de l'esprit, Caroline me l'a dit; des talens, tout le monde l'assure; mais vous êtes modeste, cela porte malheur. Les deux personnes qui ont le plus

de chances pour être élues dans cet arrondissement, m'ont demandé ma fille en mariage, et je vous avoue que je suis décidé.

CAROLINE, à part.

O ciel!

M. SOLANGE.

Décidé!... Et quel choix avez-vous fait?

M. DUMONT, vivement.

Aucun.

M. SOLANGE.

Aucun? Mais quel est celui que vous préférez?

M. DUMONT.

Ni l'un, ni l'autre.

M. SOLANGE.

Je ne vous comprends point.

M. DUMONT.

Je le leur ai dit à eux-mêmes : ils n'ont qu'à s'arranger pour épouser ma fille, je ne m'en mêle pas. Le scrutin décidera entre eux. (Se redressant.) Mon gendre.... sortira de l'urne.

M. SOLANGE.

Vous ne me laissez donc aucun espoir?

M. DUMONT.

Pourquoi ne payez-vous pas le cens?

(Il sort, M. Solange reste atterré.)

SCÈNE X.

SOLANGE, CAROLINE.

CAROLINE, s'avançant.

Qu'ai-je entendu; grand Dieu!

M. SOLANGE.

Et quoi, vous étiez là, ma pauvre Caroline?

CAROLINE.

Me faire épouser un éligible! c'est affreux!... Je ne veux pas d'éligible... Jamais, jamais.

M. SOLANGE.

Et comment ramener votre père?

CAROLINE, avec élan.

Écoutez!... vous pouvez me sauver : m'aimez-vous sincèrement?

M. SOLANGE.

Ah! si je vous perds, je serai plus à plaindre que vous.

CAROLINE.

Eh bien! vous êtes électeur, vous avez des amis, de l'influence; faites tout au monde pour que mes deux ennemis ne soient pas nommés.

M. SOLANGE.

Que me proposez-vous?

CAROLINE.

Vous refusez!

M. SOLANGE.

Je vous adore; mais je n'ai aucun grief contre ces deux messieurs, et jamais mes affections les plus chères ne me feront oublier ce que je dois à mon pays.

CAROLINE.

Vous voulez donc mon malheur?

M. SOLANGE.

Agir autrement, ce serait manquer à la probité.

CAROLINE.

A la probité!... Oui, mon ami, oui, vous avez raison, et je vous estime davantage... mais je suis bien à plaindre!

M. SOLANGE.

Et moi?

CAROLINE.

Maudite politique! je ne l'aimais guère autrefois, je vais la détester bien plus encore.

M. SOLANGE.

Prenez courage; peut-être ne fera-t-on pas choix de ces deux messieurs; moi-même je ne suis pas décidé, et.....

CAROLINE, tendrement.

Tâchez donc de ne pas leur trouver de titres; vous me ferez bien plaisir.

M. SOLANGE.

Ma bonne Caroline!...

CAROLINE.

Adieu, Monsieur... soyez juste, mais pensez à moi... Adieu, adieu!... je me recommande à vous. (Elle sort.)

SCÈNE XI.

M. SOLANGE.

Charmante personne! Voilà bien la femme qui me conviendrait..... Pourquoi faut-il que son père se soit mis en tête de folles idées d'ambition? ou pourquoi ne puis-je réunir tous les avantages qu'il réclame?.. (Élevant la voix.) Entrez!

SCÈNE XII.

M. SOLANGE, M. LE MARQUIS DE BEAUGENCY.

M. DE BEAUGENCY, à part.

Combien cette démarche me coûte et m'humilie! (Haut.) Je suis le marquis de Beaugency.

M. SOLANGE.

Enchanté de vous recevoir, Monsieur.

M. DE BEAUGENCY.

Je ne sais si vous vous rappelez que nous nous sommes rencontrés il y a quelques années.

M. SOLANGE.

Parfaitement.

M. DE BEAUGENCY.

Vous connaissez le motif de ma visite?

M. SOLANGE.

Oui, Monsieur.

M. DE BEAUGENCY.

Je ne vous dirai pas que je suis marquis... parce que je suis ruiné; je tiens fort peu à ma naissance. (Avec aigreur.) Et cela est d'ailleurs bien indifférent par le temps qui court..... J'ai pour concurrent, m'a-t-on dit, un certain monsieur.....

M. SOLANGE.

Lisieux.

M. DE BEAUGENCY.

Justement. Un homme de rien, assez ridicule, au reste.

M. SOLANGE.

Vous êtes sévère; est-ce que vous le connaissez?

M. DE BEAUGENCY.

Je ne sais de lui qu'une chose, c'est qu'il est riche. Je l'ai vu une seule fois; au bout de quelques minutes il m'avait appris qu'il a trois terres, cinq commandites et cent vingt mille francs de revenu... Je suis loin de pouvoir offrir des titres semblables; (Soupirant.) il ne me reste que des souvenirs... Quoi qu'il en soit, Monsieur, je viens réclamer votre suffrage, et je serais charmé de vous devoir une position qui me mît à même de rendre au nom que je porte une partie de l'illustration que j'en ai reçue..... Mais je crois apercevoir mon compétiteur; j'abrége ma visite, et je lui cède la place.

(M. Solange le conduit jusqu'à la porte. Il sort en saluant les deux autres.)

SCÈNE XIII.

M. SOLANGE, M. LISIEUX, M. FOURNIER.

M. FOURNIER, bas à M. Lisieux.

Je n'ai pu le faire rayer du tableau ; il faut l'inviter à dîner. (Haut à Solange, d'une voix très aiguë.) Permettez, Monsieur, que j'aie l'honneur de vous présenter M. Lisieux, l'un des hommes les plus distingués et les plus recommandables du département. (Bas.) Parlez.

M. LISIEUX, d'une voix très grave.

Monsieur, pardonnez à la franchise de ma démarche. J'ai pour opinion qu'une candidature avouée est tout-à-fait dans l'esprit de nos institutions. C'est donc au grand jour que je me présente, et je viens vous dire avec confiance :

Examinez ma vie, et voyez qui je suis!

M. FOURNIER, à Lisieux qui se retourne vers lui.

Très bien.

M. SOLANGE.

Votre conduite n'a rien qui puisse effrayer ma susceptibilité. Je vous estime trop pour croire que vous cherchez à exercer sur moi des influences illégitimes, et je m'estime trop moi-même pour craindre d'y céder.

M. FOURNIER, gaîment.

A merveille, Messieurs!... (Bas à Lisieux.) Allons, ferme, de la modestie!

M. LISIEUX.

Je vous le déclare dans toute la sincérité de mon ame, je ne tiens à être nommé que pour faire le bien ; et s'il existe quelqu'un qui en soit plus digne que moi, je suis prêt à me retirer. (Il se retourne vers Fournier, qui lui fait un signe de tête approbatif.)

M. SOLANGE.

Voilà, Monsieur, des sentimens fort honorables.

M. FOURNIER, bas.

Des promesses, maintenant!

M. LISIEUX.

Je souffre, je vous l'avoue, de voir un homme de votre mérite sans fonctions actives. (Avec force.) Si je suis nommé député, comme tout semble me le promettre, je prends l'engagement formel.....

M. SOLANGE, l'interrompant.

Arrêtez! jamais un intérêt personnel n'influera sur mon jugement dans les affaires publiques.

M. LISIEUX, bas à Fournier.

Ah çà! mais quelle espèce d'homme est-ce?

M. FOURNIER, confondu.

Je n'y comprends rien.

M. LISIEUX, bas à Fournier.

Ma foi, ni moi non plus. Faut-il l'inviter à dîner?

M. FOURNIER.

Essayez toujours.

M. LISIEUX, haut.

Je regrette, Monsieur, d'avoir connu si tard un homme si distingué. Je réunis ce soir à dîner plusieurs de nos amis; oserais-je vous prier de vous joindre à eux?

M. SOLANGE.

Mille remercimens. Ma mère est souffrante, et je ne la quitte jamais.

M. LISIEUX, bas à Fournier.

Comment! ni dîner, ni place!!!

M. FOURNIER.

Cela n'est pas naturel!... C'est qu'il est pour le marquis[1]. (Haut à M. Solange.) Ce refus, Monsieur, est désespé-

[1] Solange, Fournier, Lisieux.

rant pour M. Lisieux ; il tenait à vous recevoir, et peut-être le lui deviez-vous.

M. SOLANGE.

Comment donc cela ?

M. FOURNIER.

Vous avez eu, c'est de vous-même que je le tiens, quelques rapports avec son compétiteur, aucun avec lui. Il vous sera, par conséquent, difficile de prononcer en parfaite connaissance de cause.

M. SOLANGE.

Vous piquez ma délicatesse ; j'accepte votre invitation. (Souriant.) Au surplus, je ne crains pas qu'un dîner porte atteinte à mon indépendance.

M. FOURNIER, bas à Lisieux.

Nous le tenons !

M. LISIEUX, avec morgue.

Je vous recevrai, Monsieur, d'une manière bien peu digne de vous, et j'en suis tout honteux, vraiment.

M. SOLANGE.

Que voulez-vous dire ?

M. LISIEUX.

Oui, j'occupe encore ce malheureux appartement du second.

M. SOLANGE.

Mais on prétend qu'il est magnifique.

M. LISIEUX.

C'est un pied à terre...... que j'avais pris en attendant que le marquis me laissât le premier ; car vous savez qu'il le quitte ?

M. SOLANGE.

Je l'ignorais.

M. FOURNIER.

Bah ! il ne peut le garder ; il est ruiné.

M. LISIEUX.

Et un pareil homme ose se mettre sur les rangs! Quels droits a-t-il? à moins que ce ne soit un titre pour diriger les affaires de l'État, que d'avoir mal administré les siennes. Je ne lui en connais pas d'autres.

M. FOURNIER, bas.

Ferme, abîmez-le.

M. LISIEUX.

Certes, j'ai fait mes preuves d'une toute autre façon. J'ai une fortune indépendante, moi; je produis, je consomme, je suis utile! Et puisqu'il est vrai, suivant les économistes, qu'on ne peut augmenter son bien-être sans ajouter à celui des autres, j'ai beaucoup fait pour l'État, car j'ai acquis cent vingt mille francs de rente... Eh bien! ces cent vingt mille francs de rente, Monsieur, qu'est-ce que cela m'a rapporté, je vous le demande?... rien, absolument rien; je n'ai pas obtenu la plus légère faveur. Si je suis baron, c'est parce que j'ai acheté mon titre; du reste, je n'ai pas même la croix... que j'ai vingt fois demandée. (Avec humeur.) Non, véritablement, on ne fait pas assez pour les gens riches.

M. SOLANGE.

C'est vrai; on ne fait pas assez pour les gens qui ont tout.

M. FOURNIER.

Nous vous indemniserons, nous autres électeurs.

M. LISIEUX, à Solange.

Ainsi, Monsieur, je compte sur vous pour ce soir. Venez avant six heures, je vous prie, afin que nous causions. Je tiens beaucoup à connaître vos idées et à m'en pénétrer. (Il sort avec M. Fournier.)

SCÈNE XIV.

M. SOLANGE.

Voilà donc les candidats entre lesquels il faudra choisir. D'un côté, l'aimable frivolité, l'ignorance polie d'un marquis ruiné, prêt à tout sacrifier pour une place; de l'autre, l'arrogante fierté d'un enrichi de la veille, qui nous livrerait pour un cordon..... Ah! s'il se présentait un homme de bien, à la fois capable et indépendant, que j'aurais de plaisir à lui donner ma voix!.... J'entraînerais peut-être les suffrages de l'arrondissement! je sauverais ma Caroline!... Il me serait bien doux de faire mon bonheur..... en rendant service à tout le monde.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(La scène est au second, chez M. Lisieux ; beaucoup de luxe.)

SCÈNE PREMIÈRE.

M. LISIEUX, MADAME VERTEUIL.

M. LISIEUX.

Eh bien! ma chère sœur, avez-vous tout préparé pour notre dîner électoral? sera-t-il bien complet, bien brillant?

MADAME VERTEUIL.

Oui, mon frère.

M. LISIEUX.

N'épargnez pas la dépense : Fournier veut que ce soit magnifique, et moi aussi. On a beau rire des dîners, voyez-vous? ils ne manquent jamais leur effet ; cela tient au cœur humain..... Ah çà, parlons des personnes invitées : n'en avez-vous oublié aucune?

MADAME VERTEUIL.

Aucune, je vous assure.

M. LISIEUX.

Quand feu votre mari était receveur-général de la Dordogne, vous y avez acquis l'habitude de faire les honneurs ; je n'ai donc rien à vous dire à ce sujet. Soyez charmante pour tout le monde ; songez que mes convives sont ou électeurs ou parens d'électeurs, et soignez surtout ma jolie future.

MADAME VERTEUIL.

Vous tenez donc toujours à ce mariage?

M. LISIEUX.

Le père a deux millions, et pas d'autre héritière. Pour revenir à notre dîner, je ne vous ferai qu'une seule recommandation : vous connaissez les talens, le mérite de chacun, prenez-le pour texte de vos éloges.

MADAME VERTEUIL.

Flatterie vulgaire et maladroite! L'expérience m'a précisément appris à faire le contraire, et cela m'a constamment réussi.

M. LISIEUX.

Le contraire? que voulez-vous dire?

MADAME VERTEUIL, *vivement.*

Je parle à une vieille femme de sa fraîcheur, à un anobli de ses ancêtres, à un beau danseur de son esprit; je vante à un peintre le tableau qu'il n'a pu vendre, à un poëte dramatique sa pièce sifflée; je glisse légèrement auprès de chacun sur les qualités qu'il peut avoir, je m'étends sur celles qu'il n'a pas, et je suis sûre ainsi de gagner le cœur de tout le monde.

M. LISIEUX.

Malicieuse personne! Et vous ne craignez pas que, dans ces éloges, ils ne voient des épigrammes?

MADAME VERTEUIL.

Ce danger n'est pas à redouter; leur amour-propre est mon complice.

M. LISIEUX.

Eh bien! faites comme vous l'entendrez. Je ne vous demande que de plaire, et la chose vous est bien facile! Au surplus, ma nomination est arrangée d'avance.

MADAME VERTEUIL.

Vraiment?

M. LISIEUX.

Fournier me répond de tout..... Par exemple, il me faudra faire quelques sacrifices, mais n'importe.

MADAME VERTEUIL.

Pourquoi donc, puisque vous avez une très belle fortune, vous donner tous ces tourmens?

M. LISIEUX.

C'est précisément à cause de ma fortune. Dans ma position, j'ai tant d'intérêts à surveiller, que je ne puis pas me dispenser d'entrer à la Chambre.

MADAME VERTEUIL.

L'idée de cette nomination m'a long-temps déplu; car on ne va plus parler ici que de politique, et Dieu sait quel ennui! Mais, réflexion faite, à présent j'en suis bien aise..... parce que la vieille marquise du premier en sera contrariée.

M. LISIEUX.

Oh! les femmes, les femmes!.. vous la détestez donc beaucoup?

MADAME VERTEUIL, *avec explosion.*

Ah! je vous en réponds!.. elle est si orgueilleuse!.. Quand je la rencontre sur l'escalier.....

M. LISIEUX.

Est-ce qu'elle ne vous salue pas?

MADAME VERTEUIL.

Si fait... Mais il y a dans sa politesse une insolence!... Elle semble toujours me dire : Je suis marquise, et vous n'êtes qu'une roturière.

M. LISIEUX, *souriant.*

Mon Dieu, ma sœur, ne fourrez donc pas vos petites passions de femme dans les affaires.

MADAME VERTEUIL, *avec feu.*

Une roturière!.... Cela est odieux!.... Je lui ai fait

deux visites; elle a guetté le moment où j'étais sortie pour m'envoyer sa carte.

M. LISIEUX.

Vous êtes injuste; elle est venue vous voir vendredi.

MADAME VERTEUIL, vivement.

Oui; mais ce n'est pas pour moi qu'elle est venue; c'est pour son fils. C'est parce qu'il se mettait sur les rangs, et qu'il désirait votre voix.

M. LISIEUX, en riant.

Du calme, ma sœur, du calme.

MADAME VERTEUIL.

Aussi, a-t-elle paru surprise, je dirai même humiliée, quand elle a su par moi que vous étiez candidat.

M. LISIEUX, en colère.

Humlliée!....

MADAME VERTEUIL.

O mon Dieu, oui; elle le témoignait hautement.

M. LISIEUX, s'animant.

Humiliée! quel orgueil!.... Humiliée!

MADAME VERTEUIL, vivement.

Mon Dieu, mon frère, ne fourrez donc pas vos petites passions d'homme dans les affaires.

M. LISIEUX, impatienté.

Ah! ma sœur..... Imagine-t-on cette arrogance de marquis?

MADAME VERTEUIL.

Conçoit-on cette impertinence de douairière? Elle se figure que la naissance est tout!

M. LISIEUX.

Il croit que ses armoiries influenceront les électeurs!

MADAME VERTEUIL.

Elle voit bien pourtant que la fortune est quelque chose, quand nous nous rencontrons, que je suis dans ma voiture, et qu'elle est à pied.

M. DE BEAUGENCY.

Je ne sais si vous vous rappelez que nous nous sommes rencontrés il y a quelques années.

M. SOLANGE.

Parfaitement.

M. DE BEAUGENCY.

Vous connaissez le motif de ma visite?

M. SOLANGE.

Oui, Monsieur.

M. DE BEAUGENCY.

Je ne vous dirai pas que je suis marquis... parce que je suis ruiné; je tiens fort peu à ma naissance. (Avec aigreur.) Et cela est d'ailleurs bien indifférent par le temps qui court...... J'ai pour concurrent, m'a-t-on dit, un certain monsieur.....

M. SOLANGE.

Lisieux.

M. DE BEAUGENCY.

Justement. Un homme de rien, assez ridicule, au reste.

M. SOLANGE.

Vous êtes sévère; est-ce que vous le connaissez?

M. DE BEAUGENCY.

Je ne sais de lui qu'une chose, c'est qu'il est riche. Je l'ai vu une seule fois; au bout de quelques minutes il m'avait appris qu'il a trois terres, cinq commandites et cent vingt mille francs de revenu... Je suis loin de pouvoir offrir des titres semblables; (Soupirant.) il ne me reste que des souvenirs... Quoi qu'il en soit, Monsieur, je viens réclamer votre suffrage, et je serais charmé de vous devoir une position qui me mît à même de rendre au nom que je porte une partie de l'illustration que j'en ai reçue...... Mais je crois apercevoir mon compétiteur; j'abrége ma visite, et je lui cède la place.

(M. Solange le conduit jusqu'à la porte. Il sort en saluant les deux autres.)

SCÈNE XIII.

M. SOLANGE, M. LISIEUX, M. FOURNIER.

M. FOURNIER, bas à M. Lisieux.

Je n'ai pu le faire rayer du tableau ; il faut l'inviter à dîner. (Haut à Solange, d'une voix très aiguë.) Permettez, Monsieur, que j'aie l'honneur de vous présenter M. Lisieux, l'un des hommes les plus distingués et les plus recommandables du département. (Bas.) Parlez.

M. LISIEUX, d'une voix très grave.

Monsieur, pardonnez à la franchise de ma démarche. J'ai pour opinion qu'une candidature avouée est tout-à-fait dans l'esprit de nos institutions. C'est donc au grand jour que je me présente, et je viens vous dire avec confiance :

Examinez ma vie, et voyez qui je suis!

M. FOURNIER, à Lisieux qui se retourne vers lui.

Très bien.

M. SOLANGE.

Votre conduite n'a rien qui puisse effrayer ma susceptibilité. Je vous estime trop pour croire que vous cherchez à exercer sur moi des influences illégitimes, et je m'estime trop moi-même pour craindre d'y céder.

M. FOURNIER, gaîment.

A merveille, Messieurs!... (Bas à Lisieux.) Allons, ferme, de la modestie!

M. LISIEUX.

Je vous le déclare dans toute la sincérité de mon ame, je ne tiens à être nommé que pour faire le bien ; et s'il existe quelqu'un qui en soit plus digne que moi, je suis prêt à me retirer. (Il se retourne vers Fournier, qui lui fait un signe de tête approbatif.)

M. SOLANGE.

Voilà, Monsieur, des sentimens fort honorables.

M. FOURNIER, bas.

Des promesses, maintenant!

M. LISIEUX.

Je souffre, je vous l'avoue, de voir un homme de votre mérite sans fonctions actives. (Avec force.) Si je suis nommé député, comme tout semble me le promettre, je prends l'engagement formel.....

M. SOLANGE, l'interrompant.

Arrêtez! jamais un intérêt personnel n'influera sur mon jugement dans les affaires publiques.

M. LISIEUX, bas à Fournier.

Ah çà! mais quelle espèce d'homme est-ce?

M. FOURNIER, confondu.

Je n'y comprends rien.

M. LISIEUX, bas à Fournier.

Ma foi, ni moi non plus. Faut-il l'inviter à dîner?

M. FOURNIER.

Essayez toujours.

M. LISIEUX, haut.

Je regrette, Monsieur, d'avoir connu si tard un homme si distingué. Je réunis ce soir à dîner plusieurs de nos amis; oserais-je vous prier de vous joindre à eux?

M. SOLANGE.

Mille remercimens. Ma mère est souffrante, et je ne la quitte jamais.

M. LISIEUX, bas à Fournier.

Comment! ni dîner, ni place!!!

M. FOURNIER.

Cela n'est pas naturel!... C'est qu'il est pour le marquis[1]. (Haut à M. Solange.) Ce refus, Monsieur, est désespé-

[1] Solange, Fournier, Lisieux.

rant pour M. Lisieux ; il tenait à vous recevoir, et peut-être le lui deviez-vous.

M. SOLANGE.

Comment donc cela ?

M. FOURNIER.

Vous avez eu, c'est de vous-même que je le tiens, quelques rapports avec son compétiteur, aucun avec lui. Il vous sera, par conséquent, difficile de prononcer en parfaite connaissance de cause.

M. SOLANGE.

Vous piquez ma délicatesse; j'accepte votre invitation. (Souriant.) Au surplus, je ne crains pas qu'un dîner porte atteinte à mon indépendance.

M. FOURNIER, bas à Lisieux.

Nous le tenons !

M. LISIEUX, avec morgue.

Je vous recevrai, Monsieur, d'une manière bien peu digne de vous, et j'en suis tout honteux, vraiment.

M. SOLANGE.

Que voulez-vous dire ?

M. LISIEUX.

Oui, j'occupe encore ce malheureux appartement du second.

M. SOLANGE.

Mais on prétend qu'il est magnifique.

M. LISIEUX.

C'est un pied à terre..... que j'avais pris en attendant que le marquis me laissât le premier ; car vous savez qu'il le quitte ?

M. SOLANGE.

Je l'ignorais.

M. FOURNIER.

Bah ! il ne peut le garder ; il est ruiné.

M. LISIEUX.

Et un pareil homme ose se mettre sur les rangs! Quels droits a-t-il? à moins que ce ne soit un titre pour diriger les affaires de l'État, que d'avoir mal administré les siennes. Je ne lui en connais pas d'autres.

M. FOURNIER, bas.

Ferme, abîmez-le.

M. LISIEUX.

Certes, j'ai fait mes preuves d'une toute autre façon. J'ai une fortune indépendante, moi; je produis, je consomme, je suis utile! Et puisqu'il est vrai, suivant les économistes, qu'on ne peut augmenter son bien-être sans ajouter à celui des autres, j'ai beaucoup fait pour l'État, car j'ai acquis cent vingt mille francs de rente... Eh bien! ces cent vingt mille francs de rente, Monsieur, qu'est-ce que cela m'a rapporté, je vous le demande?... rien, absolument rien; je n'ai pas obtenu la plus légère faveur. Si je suis baron, c'est parce que j'ai acheté mon titre; du reste, je n'ai pas même la croix... que j'ai vingt fois demandée. (Avec humeur.) Non, véritablement, on ne fait pas assez pour les gens riches.

M. SOLANGE.

C'est vrai; on ne fait pas assez pour les gens qui ont tout.

M. FOURNIER.

Nous vous indemniserons, nous autres électeurs.

M. LISIEUX, à Solange.

Ainsi, Monsieur, je compte sur vous pour ce soir. Venez avant six heures, je vous prie, afin que nous causions. Je tiens beaucoup à connaître vos idées et à m'en pénétrer. (Il sort avec M. Fournier.)

SCÈNE XIV.

M. SOLANGE.

Voilà donc les candidats entre lesquels il faudra choisir. D'un côté, l'aimable frivolité, l'ignorance polie d'un marquis ruiné, prêt à tout sacrifier pour une place; de l'autre, l'arrogante fierté d'un enrichi de la veille, qui nous livrerait pour un cordon..... Ah! s'il se présentait un homme de bien, à la fois capable et indépendant; que j'aurais de plaisir à lui donner ma voix!.... J'entraînerais peut-être les suffrages de l'arrondissement! je sauverais ma Caroline!.. . Il me serait bien doux de faire mon bonheur..... en rendant service à tout le monde.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(La scène est au second, chez M. Lisieux ; beaucoup de luxe.)

SCÈNE PREMIÈRE.

M. LISIEUX, MADAME VERTEUIL.

M. LISIEUX.

Eh bien! ma chère sœur, avez-vous tout préparé pour notre dîner électoral? sera-t-il bien complet, bien brillant?

MADAME VERTEUIL.

Oui, mon frère.

M. LISIEUX.

N'épargnez pas la dépense : Fournier veut que ce soit magnifique, et moi aussi. On a beau rire des dîners, voyez-vous? ils ne manquent jamais leur effet ; cela tient au cœur humain..... Ah çà, parlons des personnes invitées : n'en avez-vous oublié aucune?

MADAME VERTEUIL.

Aucune, je vous assure.

M. LISIEUX.

Quand feu votre mari était receveur-général de la Dordogne, vous y avez acquis l'habitude de faire les honneurs ; je n'ai donc rien à vous dire à ce sujet. Soyez charmante pour tout le monde ; songez que mes convives sont ou électeurs ou parens d'électeurs, et soignez surtout ma jolie future.

MADAME VERTEUIL.

Vous tenez donc toujours à ce mariage?

M. LISIEUX.

Le père a deux millions, et pas d'autre héritière. Pour revenir à notre dîner, je ne vous ferai qu'une seule recommandation : vous connaissez les talens, le mérite de chacun, prenez-le pour texte de vos éloges.

MADAME VERTEUIL.

Flatterie vulgaire et maladroite! L'expérience m'a précisément appris à faire le contraire, et cela m'a constamment réussi.

M. LISIEUX.

Le contraire? que voulez-vous dire?

MADAME VERTEUIL, *vivement*.

Je parle à une vieille femme de sa fraîcheur, à un anobli de ses ancêtres, à un beau danseur de son esprit; je vante à un peintre le tableau qu'il n'a pu vendre, à un poète dramatique sa pièce sifflée; je glisse légèrement auprès de chacun sur les qualités qu'il peut avoir, je m'étends sur celles qu'il n'a pas, et je suis sûre ainsi de gagner le cœur de tout le monde.

M. LISIEUX.

Malicieuse personne! Et vous ne craignez pas que, dans ces éloges, ils ne voient des épigrammes?

MADAME VERTEUIL.

Ce danger n'est pas à redouter; leur amour-propre est mon complice.

M. LISIEUX.

Eh bien! faites comme vous l'entendrez. Je ne vous demande que de plaire, et la chose vous est bien facile! Au surplus, ma nomination est arrangée d'avance.

MADAME VERTEUIL.

Vraiment?

M. LISIEUX.

Fournier me répond de tout..... Par exemple, il me faudra faire quelques sacrifices, mais n'importe.

MADAME VERTEUIL.

Pourquoi donc, puisque vous avez une très belle fortune, vous donner tous ces tourmens?

M. LISIEUX.

C'est précisément à cause de ma fortune. Dans ma position, j'ai tant d'intérêts à surveiller, que je ne puis pas me dispenser d'entrer à la Chambre.

MADAME VERTEUIL.

L'idée de cette nomination m'a long-temps déplu; car on ne va plus parler ici que de politique, et Dieu sait quel ennui! Mais, réflexion faite, à présent j'en suis bien aise..... parce que la vieille marquise du premier en sera contrariée.

M. LISIEUX.

Oh! les femmes, les femmes!.. vous la détestez donc beaucoup?

MADAME VERTEUIL, avec explosion.

Ah! je vous en réponds!.. elle est si orgueilleuse!.. Quand je la rencontre sur l'escalier.....

M. LISIEUX.

Est-ce qu'elle ne vous salue pas?

MADAME VERTEUIL.

Si fait... Mais il y a dans sa politesse une insolence!.... Elle semble toujours me dire: Je suis marquise, et vous n'êtes qu'une roturière.

M. LISIEUX, souriant.

Mon Dieu, ma sœur, ne fourrez donc pas vos petites passions de femme dans les affaires.

MADAME VERTEUIL, avec feu.

Une roturière!.... Cela est odieux!.... Je lui ai fait

deux visites; elle a guetté le moment où j'étais sortie pour m'envoyer sa carte.

M. LISIEUX.

Vous êtes injuste; elle est venue vous voir vendredi.

MADAME VERTEUIL, vivement.

Oui; mais ce n'est pas pour moi qu'elle est venue; c'est pour son fils. C'est parce qu'il se mettait sur les rangs, et qu'il désirait votre voix.

M. LISIEUX, en riant.

Du calme, ma sœur, du calme.

MADAME VERTEUIL.

Aussi, a-t-elle paru surprise, je dirai même humiliée, quand elle a su par moi que vous étiez candidat.

M. LISIEUX, en colère.

Humiliée!....

MADAME VERTEUIL.

O mon Dieu, oui; elle le témoignait hautement.

M. LISIEUX, s'animant.

Humiliée! quel orgueil!.... Humiliée!

MADAME VERTEUIL, vivement.

Mon Dieu, mon frère, ne fourrez donc pas vos petites passions d'homme dans les affaires.

M. LISIEUX, impatienté.

Ah! ma sœur..... Imagine-t-on cette arrogance de marquis?

MADAME VERTEUIL.

Conçoit-on cette impertinence de douairière? Elle se figure que la naissance est tout!

M. LISIEUX.

Il croit que ses armoiries influenceront les électeurs!

MADAME VERTEUIL.

Elle voit bien pourtant que la fortune est quelque chose, quand nous nous rencontrons, que je suis dans ma voiture, et qu'elle est à pied.

M. DE BEAUGENCY.

Je ne sais si vous vous rappelez que nous nous sommes rencontrés il y a quelques années.

M. SOLANGE.

Parfaitement.

M. DE BEAUGENCY.

Vous connaissez le motif de ma visite?

M. SOLANGE.

Oui, Monsieur.

M. DE BEAUGENCY.

Je ne vous dirai pas que je suis marquis... parce que je suis ruiné; je tiens fort peu à ma naissance. (Avec aigreur.) Et cela est d'ailleurs bien indifférent par le temps qui court..... J'ai pour concurrent, m'a-t-on dit, un certain monsieur.....

M. SOLANGE.

Lisieux.

M. DE BEAUGENCY.

Justement. Un homme de rien, assez ridicule, au reste.

M. SOLANGE.

Vous êtes sévère; est-ce que vous le connaissez?

M. DE BEAUGENCY.

Je ne sais de lui qu'une chose, c'est qu'il est riche. Je l'ai vu une seule fois; au bout de quelques minutes il m'avait appris qu'il a trois terres, cinq commandites et cent vingt mille francs de revenu... Je suis loin de pouvoir offrir des titres semblables; (Soupirant.) il ne me reste que des souvenirs... Quoi qu'il en soit, Monsieur, je viens réclamer votre suffrage, et je serais charmé de vous devoir une position qui me mît à même de rendre au nom que je porte une partie de l'illustration que j'en ai reçue..... Mais je crois apercevoir mon compétiteur; j'abrége ma visite, et je lui cède la place.

(M. Solange le conduit jusqu'à la porte. Il sort en saluant les deux autres.)

SCÈNE XIII.

M. SOLANGE, M. LISIEUX, M. FOURNIER.

M. FOURNIER, bas à M. Lisieux.

Je n'ai pu le faire rayer du tableau ; il faut l'inviter à dîner. (Haut à Solange, d'une voix très aiguë.) Permettez, Monsieur, que j'aie l'honneur de vous présenter M. Lisieux, l'un des hommes les plus distingués et les plus recommandables du département. (Bas.) Parlez.

M. LISIEUX, d'une voix très grave.

Monsieur, pardonnez à la franchise de ma démarche. J'ai pour opinion qu'une candidature avouée est tout-à-fait dans l'esprit de nos institutions. C'est donc au grand jour que je me présente, et je viens vous dire avec confiance :

Examinez ma vie, et voyez qui je suis!

M. FOURNIER, à Lisieux qui se retourne vers lui.

Très bien.

M. SOLANGE.

Votre conduite n'a rien qui puisse effrayer ma susceptibilité. Je vous estime trop pour croire que vous cherchez à exercer sur moi des influences illégitimes, et je m'estime trop moi-même pour craindre d'y céder.

M. FOURNIER, gaîment.

A merveille, Messieurs!... (Bas à Lisieux.) Allons, ferme, de la modestie!

M. LISIEUX.

Je vous le déclare dans toute la sincérité de mon ame, je ne tiens à être nommé que pour faire le bien ; et s'il existe quelqu'un qui en soit plus digne que moi, je suis prêt à me retirer. (Il se retourne vers Fournier, qui lui fait un signe de tête approbatif.)

M. SOLANGE.

Voilà, Monsieur, des sentimens fort honorables.

M. FOURNIER, bas.

Des promesses, maintenant!

M. LISIEUX.

Je souffre, je vous l'avoue, de voir un homme de votre mérite sans fonctions actives. (Avec force.) Si je suis nommé député, comme tout semble me le promettre, je prends l'engagement formel.....

M. SOLANGE, l'interrompant.

Arrêtez! jamais un intérêt personnel n'influera sur mon jugement dans les affaires publiques.

M. LISIEUX, bas à Fournier.

Ah çà! mais quelle espèce d'homme est-ce?

M. FOURNIER, confondu.

Je n'y comprends rien.

M. LISIEUX, bas à Fournier.

Ma foi, ni moi non plus. Faut-il l'inviter à dîner?

M. FOURNIER.

Essayez toujours.

M. LISIEUX, haut.

Je regrette, Monsieur, d'avoir connu si tard un homme si distingué. Je réunis ce soir à dîner plusieurs de nos amis; oserais-je vous prier de vous joindre à eux?

M. SOLANGE.

Mille remercîmens. Ma mère est souffrante, et je ne la quitte jamais.

M. LISIEUX, bas à Fournier.

Comment! ni dîner, ni place!!!

M. FOURNIER.

Cela n'est pas naturel!... C'est qu'il est pour le marquis [1]. (Haut à M. Solange.) Ce refus, Monsieur, est désespé-

[1] Solange, Fournier, Lisieux.

rant pour M. Lisieux; il tenait à vous recevoir, et peut-être le lui deviez-vous.

M. SOLANGE.

Comment donc cela?

M. FOURNIER.

Vous avez eu, c'est de vous-même que je le tiens, quelques rapports avec son compétiteur, aucun avec lui. Il vous sera, par conséquent, difficile de prononcer en parfaite connaissance de cause.

M. SOLANGE.

Vous piquez ma délicatesse; j'accepte votre invitation. (Souriant.) Au surplus, je ne crains pas qu'un dîner porte atteinte à mon indépendance.

M. FOURNIER, bas à Lisieux.

Nous le tenons!

M. LISIEUX, avec morgue.

Je vous recevrai, Monsieur, d'une manière bien peu digne de vous, et j'en suis tout honteux, vraiment.

M. SOLANGE.

Que voulez-vous dire?

M. LISIEUX.

Oui, j'occupe encore ce malheureux appartement du second.

M. SOLANGE.

Mais on prétend qu'il est magnifique.

M. LISIEUX.

C'est un pied à terre..... que j'avais pris en attendant que le marquis me laissât le premier; car vous savez qu'il le quitte?

M. SOLANGE.

Je l'ignorais.

M. FOURNIER.

Bah! il ne peut le garder; il est ruiné.

M. LISIEUX.

Et un pareil homme ose se mettre sur les rangs! Quels droits a-t-il? à moins que ce ne soit un titre pour diriger les affaires de l'État, que d'avoir mal administré les siennes. Je ne lui en connais pas d'autres.

M. FOURNIER, *bas.*

Ferme, abîmez-le.

M. LISIEUX.

Certes, j'ai fait mes preuves d'une toute autre façon. J'ai une fortune indépendante, moi; je produis, je consomme, je suis utile! Et puisqu'il est vrai, suivant les économistes, qu'on ne peut augmenter son bien-être sans ajouter à celui des autres, j'ai beaucoup fait pour l'État, car j'ai acquis cent vingt mille francs de rente... Eh bien! ces cent vingt mille francs de rente, Monsieur, qu'est-ce que cela m'a rapporté, je vous le demande?... rien, absolument rien; je n'ai pas obtenu la plus légère faveur. Si je suis baron, c'est parce que j'ai acheté mon titre; du reste, je n'ai pas même la croix... que j'ai vingt fois demandée. (*Avec humeur.*) Non, véritablement, on ne fait pas assez pour les gens riches.

M. SOLANGE.

C'est vrai; on ne fait pas assez pour les gens qui ont tout.

M. FOURNIER.

Nous vous indemniserons, nous autres électeurs.

M. LISIEUX, *à Solange.*

Ainsi, Monsieur, je compte sur vous pour ce soir. Venez avant six heures, je vous prie, afin que nous causions. Je tiens beaucoup à connaître vos idées et à m'en pénétrer. (*Il sort avec M. Fournier.*)

SCÈNE XIV.

M. SOLANGE.

Voilà donc les candidats entre lesquels il faudra choisir. D'un côté, l'aimable frivolité, l'ignorance polie d'un marquis ruiné, prêt à tout sacrifier pour une place; de l'autre, l'arrogante fierté d'un enrichi de la veille, qui nous livrerait pour un cordon..... Ah! s'il se présentait un homme de bien, à la fois capable et indépendant; que j'aurais de plaisir à lui donner ma voix!.... J'entraînerais peut-être les suffrages de l'arrondissement! je sauverais ma Caroline!.. . Il me serait bien doux de faire mon bonheur..... en rendant service à tout le monde.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(La scène est au second, chez M. Lisieux ; beaucoup de luxe.)

SCÈNE PREMIÈRE.

M. LISIEUX, MADAME VERTEUIL.

M. LISIEUX.

Eh bien! ma chère sœur, avez-vous tout préparé pour notre dîner électoral? sera-t-il bien complet, bien brillant?

MADAME VERTEUIL.

Oui, mon frère.

M. LISIEUX.

N'épargnez pas la dépense : Fournier veut que ce soit magnifique, et moi aussi. On a beau rire des dîners, voyez-vous? ils ne manquent jamais leur effet ; celà tient au cœur humain..... Ah çà, parlons des personnes invitées : n'en avez-vous oublié aucune?

MADAME VERTEUIL.

Aucune, je vous assure.

M. LISIEUX.

Quand feu votre mari était receveur-général de la Dordogne, vous y avez acquis l'habitude de faire les honneurs ; je n'ai donc rien à vous dire à ce sujet. Soyez charmante pour tout le monde ; songez que mes convives sont ou électeurs ou parens d'électeurs, et soignez surtout ma jolie future.

MADAME VERTEUIL.

Vous tenez donc toujours à ce mariage?

M. LISIEUX.

Le père a deux millions, et pas d'autre héritière. Pour revenir à notre dîner, je ne vous ferai qu'une seule recommandation : vous connaissez les talens, le mérite de chacun, prenez-le pour texte de vos éloges.

MADAME VERTEUIL.

Flatterie vulgaire et maladroite! L'expérience m'a précisément appris à faire le contraire, et cela m'a constamment réussi.

M. LISIEUX.

Le contraire? que voulez-vous dire?

MADAME VERTEUIL, *vivement.*

Je parle à une vieille femme de sa fraîcheur, à un anobli de ses ancêtres, à un beau danseur de son esprit; je vante à un peintre le tableau qu'il n'a pu vendre, à un poète dramatique sa pièce sifflée; je glisse légèrement auprès de chacun sur les qualités qu'il peut avoir, je m'étends sur celles qu'il n'a pas, et je suis sûre ainsi de gagner le cœur de tout le monde.

M. LISIEUX.

Malicieuse personne! Et vous ne craignez pas que, dans ces éloges, ils ne voient des épigrammes?

MADAME VERTEUIL.

Ce danger n'est pas à redouter; leur amour-propre est mon complice.

M. LISIEUX.

Eh bien! faites comme vous l'entendrez. Je ne vous demande que de plaire, et la chose vous est bien facile! Au surplus, ma nomination est arrangée d'avance.

MADAME VERTEUIL.

Vraiment?

M. LISIEUX.

Fournier me répond de tout..... Par exemple, il me faudra faire quelques sacrifices, mais n'importe.

MADAME VERTEUIL.

Pourquoi donc, puisque vous avez une très belle fortune, vous donner tous ces tourmens?

M. LISIEUX.

C'est précisément à cause de ma fortune. Dans ma position, j'ai tant d'intérêts à surveiller, que je ne puis pas me dispenser d'entrer à la Chambre.

MADAME VERTEUIL.

L'idée de cette nomination m'a long-temps déplu; car on ne va plus parler ici que de politique, et Dieu sait quel ennui! Mais, réflexion faite, à présent j'en suis bien aise..... parce que la vieille marquise du premier en sera contrariée.

M. LISIEUX.

Oh! les femmes, les femmes!.. vous la détestez donc beaucoup?

MADAME VERTEUIL, avec explosion.

Ah! je vous en réponds!.. elle est si orgueilleuse!.. Quand je la rencontre sur l'escalier.....

M. LISIEUX.

Est-ce qu'elle ne vous salue pas?

MADAME VERTEUIL.

Si fait... Mais il y a dans sa politesse une insolence!.... Elle semble toujours me dire : Je suis marquise, et vous n'êtes qu'une roturière.

M. LISIEUX, souriant.

Mon Dieu, ma sœur, ne fourrez donc pas vos petites passions de femme dans les affaires.

MADAME VERTEUIL, avec feu.

Une roturière!.... Cela est odieux!.... Je lui ai fait

deux visites; elle a guetté le moment où j'étais sortie pour m'envoyer sa carte.

M. LISIEUX.

Vous êtes injuste; elle est venue vous voir vendredi.

MADAME VERTEUIL, *vivement.*

Oui; mais ce n'est pas pour moi qu'elle est venue; c'est pour son fils. C'est parce qu'il se mettait sur les rangs, et qu'il désirait votre voix.

M. LISIEUX, *en riant.*

Du calme, ma sœur, du calme.

MADAME VERTEUIL.

Aussi, a-t-elle paru surprise, je dirai même humiliée, quand elle a su par moi que vous étiez candidat.

M. LISIEUX, *en colère.*

Humiliée!....

MADAME VERTEUIL.

O mon Dieu, oui; elle le témoignait hautement.

M. LISIEUX, *s'animant.*

Humiliée! quel orgueil!.... Humiliée!

MADAME VERTEUIL, *vivement.*

Mon Dieu, mon frère, ne fourrez donc pas vos petites passions d'homme dans les affaires.

M. LISIEUX, *impatienté.*

Ah! ma sœur:.... Imagine-t-on cette arrogance de marquis?

MADAME VERTEUIL.

Conçoit-on cette impertinence de douairière? Elle se figure que la naissance est tout!

M. LISIEUX.

Il croit que ses armoiries influenceront les électeurs!

MADAME VERTEUIL.

Elle voit bien pourtant que la fortune est quelque chose, quand nous nous rencontrons, que je suis dans ma voiture, et qu'elle est à pied.

M. LISIEUX.

Il apprendra, à ses dépens, que l'aristocratie n'est plus dans les noms, mais bien dans la haute finance.

FRANÇOIS.

Monsieur Fournier.

SCÈNE II.

M. FOURNIER, M. LISIEUX, MADAME VERTEUIL.

M. LISIEUX, se remettant un peu.

Eh! bonjour, mon ami! Quelles nouvelles?

M. FOURNIER, tout essoufflé, et après avoir baisé la main de madame Verteuil.

Les meilleures, les plus heureuses. (Il s'évente.) Je viens de faire ma petite tournée, et j'ai trouvé l'esprit public on ne peut mieux disposé à votre égard.

M. LISIEUX, grondant toujours.

A la bonne heure....

M. FOURNIER.

De plus... Mais je crains d'ennuyer Madame; avec tous ces détails.

MADAME VERTEUIL, vivement.

Parlez, parlez.

M. LISIEUX.

Oui, parlez; ma sœur est devenue politique, par inimitié pour la douairière.

M. FOURNIER, riant.

Ah! ah! fort bien... Avez-vous lu les journaux?

M. LISIEUX.

Sans doute.

M. FOURNIER.

J'ai tenu ma promesse. Ils ont tous dit un mot de

cet hospice que vous allez doter. Cela produit un excellent effet.

M. LISIEUX.

Que je vous remercie!

MADAME VERTEUIL, minaudant.

Je ne suis pas fâchée, moi, d'être la protectrice d'un hôpital; cela a tout-à-fait bon air!

M. FOURNIER.

Comme on ne peut trop attirer l'attention, je viens de vous faire recevoir membre de la Société d'Encouragement pour l'Industrie. Un grand capitaliste doit en être.... surtout quand il se présente pour la députation.

M. LISIEUX.

C'est juste.

M. FOURNIER.

Vous êtes membre aussi, à partir d'aujourd'hui, de la Société d'Enseignement élémentaire.

M. LISIEUX.

A merveille.

M. FOURNIER, onctueusement.

Et de celle de la Morale chrétienne.

M. LISIEUX.

Fort bien encore.

M. FOURNIER.

Ah! j'oubliais! Je vous ai fait souscrire en faveur des incendiés du Calvados.

MADAME VERTEUIL, minaudant.

Pauvres gens! Vous avez bien fait.

M. LISIEUX.

Je vous approuve fort.

M. FOURNIER.

Pour dix mille francs.

M. LISIEUX, confondu.

Dix mille francs!

MADAME VERTEUIL.

Dix mille francs!

M. LISIEUX.

La somme est énorme!

MADAME VERTEUIL.

Exorbitante!

M. FOURNIER.

Que voulez-vous? il faut frapper fort.

M. LISIEUX.

Oui, mon cher...... mais c'est trop fort.

MADAME VERTEUIL.

Voilà une bonne action électorale qui coûte un peu cher.

M. FOURNIER, d'un ton doucereux.

Ce qui m'a décidé à être généreux, c'est que votre nom sera en tête de la liste; sans cela, je n'aurais pas souscrit. Je veillerai d'ailleurs à ce que tous les journaux en parlent demain... veille de l'élection.

M. LISIEUX.

A la bonne heure; ce sont des circonstances de force majeure..... On ne dira plus du moins que je suis un faux libéral..... Mais voilà bien des dépenses, bien des sacrifices en même temps!... Il faut que je fasse des économies d'autre part.

MADAME VERTEUIL, alarmée.

Vous allez voir que cela retombera sur ma toilette!

M. LISIEUX.

Rassurez-vous, ma sœur. (Il appelle.) François!

SCÈNE III.

FRANÇOIS, M. LISIEUX, M. FOURNIER, MADAME VERTEUIL.

FRANÇOIS.

Monsieur?

M. LISIEUX.

Tu connais M. de Saint-Germain.

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur; c'est un de vos amis, je crois?

M. LISIEUX.

Précisément. Il va venir aujourd'hui; tu lui diras que je ne suis pas chez moi.

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur.

M. LISIEUX, pendant que François sort.

Il est malheureux, il me demanderait de l'argent; je me connais.... Je le refuserais, et cela me ferait de la peine.

SCÈNE IV.

M. LISIEUX, M. FOURNIER, MADAME VERTEUIL.

M. FOURNIER.

C'est juste; il faut bien se rattraper.... J'ai commencé par les bonnes nouvelles, je vais vous en dire une qui l'est un peu moins; on vient de nommer le président de notre section électorale.

M. LISIEUX, avec vivacité.

Eh bien?

M. FOURNIER.

Ce n'est pas vous.

M. LISIEUX, piqué.

J'en étais sûr.... On ne fera jamais rien pour les gens riches.

M. FOURNIER.

Mais ce n'est pas non plus le marquis ; il y a donc compensation. Du reste, croyez que si j'avais pu quelque chose....

M. LISIEUX.

Mon ami !... je vous rends pleine justice.

M. FOURNIER.

Vous n'imaginez pas le mal que je me donne ! Il n'y a pas un électeur que je n'aie vu, une rue que je n'aie visitée, une maison dont je n'aie parcouru tous les étages. Je vais, j'écris, je parle, je fais parler, je me multiplie, je suis étonné de moi-même.

M. LISIEUX.

Ami précieux !...

MADAME VERTEUIL.

Mais comment, avec cette prodigieuse activité, n'avez-vous pas obtenu pour vous une place importante ?

M. FOURNIER.

Que voulez-vous, madame? tout est donné à l'intrigue.

M. LISIEUX.

Ma chère Adèle, vous vous oubliez ici. Il est temps que vous alliez vous habiller.

MADAME VERTEUIL.

Mon frère, rien ne presse encore.

M. LISIEUX.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Vous n'avez plus guère que... deux petites heures.

MADAME VERTEUIL, souriant.

Mauvais plaisant!... Adieu, Messieurs. Je vais profiter de l'avis. (Elle sort.)

SCÈNE V.

M. LISIEUX, M. FOURNIER.

M. FOURNIER.

Revenons à notre affaire. Tout ce qui tient à la noblesse se rattache au marquis : il faut faire un pas de plus vers le côté opposé. Avez-vous rédigé votre seconde déclaration de principes?

M. LISIEUX.

Je n'en ai pas eu le temps; j'ai compté sur vous.

M. FOURNIER, tirant un papier de sa poche.

Je vous en apporte une, que j'ai arrangée avec ces messieurs.

M. LISIEUX.

Ah! voyons. (Déclamant.) « Mes chers concitoyens, des « imputations aussi fausses qu'injurieuses ont été éle- « vées contre moi. Je vous dois et je me dois à moi- « même de les repousser. On a attaqué ma conduite « politique; ma vie est là pour répondre. Nommé très « jeune encore maire de ma commune, j'ai servi les « divers gouvernemens qui se sont succédé, et je les « ai servis loyalement. Réintégré depuis peu dans ces « fonctions, j'ai juré obéissance au roi des Français; « je serai fidèle à ce serment comme je l'ai été à tous « ceux que j'ai prêtés jusqu'ici.

« On a aussi attaqué mes principes. Ils sont inva- « riables, et peuvent se réduire à ces mots : Attache- « ment à la dynastie qui nous gouverne, et aux insti- « tutions qu'elle a acceptées. »

M. FOURNIER, avec amour-propre.

Eh bien! comment trouvez-vous la rédaction?

M. LISIEUX.

Excellente : seulement, je regrette qu'il n'y soit pas question d'égalité.

M. FOURNIER.

Comment, d'égalité?

M. LISIEUX.

Oui, on a prétendu que j'avais des idées aristocratiques; parlez, je vous prie, de mon amour pour l'égalité; cela fera bien. Par exemple, ne pourrait-on pas finir ainsi : « *Aux institutions qu'elle a acceptées, et « principalement à l'égalité consacrée par la charte.* »

M. FOURNIER, écrivant avec un crayon.

Vous avez raison; « principalement à l'égalité consacrée par la charte. »

SCÈNE VI.

FRANÇOIS, M. LISIEUX, M. FOURNIER.

FRANÇOIS.

M. Ramelot désire parler à Monsieur.

M. LISIEUX.

M. Ramelot?

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur.

M. LISIEUX.

Je n'ai pas le temps.

FRANÇOIS.

Il dit que c'est Monsieur qui l'a fait venir.

M. LISIEUX, en colère.

Monsieur, toujours Monsieur!... Je t'ai déjà repris vingt fois pour cela.

FRANÇOIS, vivement.

Monsieur le baron!... pardon.

M. LISIEUX.

Ce drôle-là!..... Dis-lui d'attendre..... La première fois qu'il t'arrivera de me manquer de respect, je te chasse.

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur le baron. (Il sort.)

SCÈNE VII.

M. LISIEUX, M. FOURNIER.

M. LISIEUX, regardant le papier que tient Fournier.

Nous disons donc :

M. LISIEUX ET M. FOURNIER, ensemble.

« Aux institutions qu'elle a acceptées, et principa-
« lement à l'égalité consacrée par la charte. »

M. FOURNIER.

Très bien. (Continuant de lire.) « Signé, baron de Lisieux. »

M. LISIEUX, vivement.

Non pas! non pas! Baron *Lisieux*, s'il vous plaît.

M. FOURNIER.

Et pour quelle raison?

M. LISIEUX.

Le *de* pourrait me compromettre. *Baron Lisieux*, noblesse nouvelle. C'est moi qui ai acheté mon titre.

M. FOURNIER.

Vous avez raison; baron Lisieux, baron libéral.

M. LISIEUX.

Baron libéral!

M. FOURNIER.

Maintenant cette pièce est parfaite; je vais la faire lithographier, et je vous réponds qu'elle repoussera victorieusement toutes les calomnies. Voici le double. (Il lui remet un papier.)

M. LISIEUX.

Adieu, mon cher ami. Que ne vous dois-je pas? Vous êtes mon sauveur. (Fournier sort.)

SCÈNE VIII.

M. LISIEUX.

Je vois que Fournier avait raison; j'ai bien fait de quitter le parti opposé. C'est décidément le plus faible, et je n'aurais pas été nommé... (Marchant.) Je vais donc l'être, enfin! Je pourrai avoir des distinctions, des décorations!... Il faut être député quand on est riche; sans cela, on a toujours l'air d'un parvenu. Voyons, que je relise cette déclaration. (Il s'assied.)

SCÈNE IX.

FRANÇOIS, M. LISIEUX.

FRANÇOIS.

Monsieur Ramelot est toujours dans l'antichambre.

M. LISIEUX, négligemment.

Ah! ah!... Qu'est-ce qu'il peut donc me vouloir, M. Ramelot?

FRANÇOIS.

C'est le tailleur de Monsieur... (Se reprenant) de M. le baron.

M. LISIEUX.

Mon tailleur! qu'il attende.

FRANÇOIS.

Il est très pressé.

M. LISIEUX.

Qu'il revienne demain.

FRANÇOIS.

Il m'a chargé de prévenir M. le Baron qu'il ne peut pas revenir demain.

M. LISIEUX, avec humeur.

Et pourquoi donc cela ! Il est plaisant, monsieur mon tailleur.

FRANÇOIS.

A cause des élections.

M. LISIEUX, se retournant.

Des élections! Est-ce qu'il est électeur?

FRANÇOIS.

Je crois que oui, monsieur le Baron.

M. LISIEUX, se levant vivement.

Qu'il entre, qu'il entre! diable! (A part) il faut gagner cet homme-là!.

SCÈNE X.

M. RAMELOT ET SON GROOM, M. LISIEUX.

M. RAMELOT.

Georges, tenez-vous dans l'antichambre. (A part) Me faire attendre deux heures! (le Groom dépose le foulard et sort.)

M. LISIEUX, s'avancant vers lui.

Pardon, monsieur Ramelot, si je ne vous ai pas reçu d'abord. Une affaire importante...

M. RAMELOT, ouvrant le foulard.

(à part.)

Que de politesses! Je vous apporte votre habit bleu.

M. LISIEUX, d'un ton câlin.

Pourquoi donc ne venez-vous plus me voir? Je manque de tout, mon cher ami.

M. RAMELOT.

(A part) Son cher ami!... (Haut) C'est que j'ai reçu de fortes commandes de la province!.... Essayez-vous l'habit?

M. LISIEUX, ôtant le sien.

Volontiers... Vous travaillez beaucoup pour la province?

M. RAMELOT.

Beaucoup; j'ai d'excellens commis voyageurs. (Lui présentant l'habit neuf.) Passez le bras.

M. LISIEUX, entrant dans la manche droite.

Vous faites de bonnes affaires?

M. RAMELOT.

L'autre... Je ne me plains pas, l'année est heureuse... Serrez la taille.

M. LISIEUX.

Vous avez cabriolet, sans doute?

M. RAMELOT.

Oui, Monsieur, trois chevaux; cela est nécessaire dans notre état... Que deux boutons.

M. LISIEUX.

Vous avez trois chevaux, diable! Je vous en fais mon compliment.

M. RAMELOT.

Tournez-vous et marchez... là, bien... (Il regarde avec son lorgnon.) Il fait parfaitement, votre habit, parfaitement; surtout de l'emmanchure.

M. LISIEUX.

(A part) Attaquons. (Haut) Je ne m'étonne pas que vous réussissiez; vous avez un goût exquis.

M. RAMELOT, s'inclinant.

Vous me flattez.

M. LISIEUX.

Tout ce que vous faites a un cachet particulier; oui, monsieur Ramelot, vous êtes le premier tailleur de Paris... Un peu cher!

M. RAMELOT.

Vous êtes trop bon.

M. LISIEUX.

Non, je dis ce que je pense; vous êtes un homme de génie dans votre état.

M. RAMELOT.

Ah! Monsieur...

M. LISIEUX.

Cependant, cet habit me gêne un peu sous le bras.

M. RAMELOT.

Ce n'est rien; quand vous l'aurez porté une fois...

M. LISIEUX.

Y a-t-il long-temps que vous êtes dans les affaires?

M. RAMELOT.

Dix ans.

M. LISIEUX.

Vous avez de l'aisance?

M. RAMELOT.

Assez.

M. LISIEUX, souriant.

Et vous êtes électeur?

M. RAMELOT.

Non seulement électeur, mais éligible, et deux fois éligible.

M. LISIEUX.

Deux fois éligible! Savez-vous que cela est superbe? Deux fois éligible?.... Il me semble, en effet, que mon habit me gêne déjà un peu moins... Deux fois éligible! Mais dites-moi donc, autrefois les tailleurs ne faisaient pas fortune aussi rapidement.

M. RAMELOT, avec importance.

Je le crois bien! Autrefois les tailleurs ne fournissaient pas.

M. LISIEUX.

C'est qu'en effet, mon cher, vous n'êtes pas tailleur, vous, et vous devriez prendre un autre nom. Vous êtes fournisseur, entrepreneur d'habillement.

M. RAMELOT.

Je suis négociant-tailleur.

M. LISIEUX.

Négociant-tailleur ! Voyez les progrès de la civilisation. Comme tout s'anoblit, se perfectionne, s'épure!... Les métiers deviennent des arts, les arts deviennent des..... C'est vraiment admirable!..... Pour revenir à ce qui nous occupait tout à l'heure, j'ai beaucoup à vous faire faire cet hiver, beaucoup!..... Je renouvelle ma livrée, la grande et la petite. (Souriant et l'emmenant.) Je pourrai bien aussi vous commander un habit... d'une forme particulière; (baissant la voix.) car vous savez que je me mets sur les rangs pour la Chambre?

M. RAMELOT.

(A part.) Nous y voilà. (Haut) C'est ce que le duc de Chavannes me disait à l'instant.

M. LISIEUX.

Le duc de Chavannes ! Est-ce que vous connaissez le duc de Chavannes?

M. RAMELOT.

Le pair de France? Beaucoup; c'est un de mes cliens.

M. LISIEUX.

(A part) Un de ses cliens !..... (haut) Écoutez ! Entre amis, on doit agir sans façons, n'est-il pas vrai? Vous et moi, nous nous connaissons depuis bien long-temps!. . Il faut que je vous demande... un petit service.

M. RAMELOT.

Un service! De quoi s'agit-il ?

M. LISIEUX.

Il s'agit de... de votre suffrage.

M. RAMELOT, gravement.

De mon suffrage, Monsieur ?

M. LISIEUX.

J'y ai des droits peut-être. Je suis comme vous dans

l'industrie, comme vous je suis un homme nouveau; en toute occasion je défendrai les intérêts du commerce, surtout ceux de la classe à laquelle vous appartenez. De plus, j'offre toutes les garanties désirables, car je possède une fortune indépendante et bien acquise.

M. RAMELOT, à part.

Oui, son père était munitionnaire général.

M. LISIEUX.

Ah çà, nous vous attendons toujours ce soir?

M. RAMELOT.

Ce soir? j'ignore...

M. LISIEUX.

Comment! vous n'avez pas reçu ma lettre?..... Les malheureux!... Mais sans doute mon invitation est maintenant chez vous; vous la trouverez en rentrant.

M. RAMELOT.

De quoi s'agit-il? je ne vous comprends pas.

M. LISIEUX.

Je réunis ce soir à dîner les notables électeurs de l'arrondissement. Comme tel, vous êtes naturellement au nombre de mes convives; puis-je espérer?...

M. RAMELOT.

Désolé, désolé... mais...

M. LISIEUX.

Ah! mon cher ami, vous ne me refuserez pas cela.

M. RAMELOT, à part.

Acceptons le dîner, c'est une pratique. (Haut.) Eh bien! j'aurai cet honneur.

M. LISIEUX.

Par conséquent, à six heures. N'y manquez pas, mon cher.

M. RAMELOT.

A six heures. (A part.) Tu n'auras pas ma voix, tu es trop insolent.

M. LISIEUX, à part.

En voilà encore un dont je suis sûr. (Il sort. Lisieux sonne.)

SCÈNE XI.

FRANÇOIS, M. LISIEUX.

M. LISIEUX.

(Appelant.) (Avec volubilité.)

François! François! Vite, qu'on mette l'adresse de M. Ramelot sur une lettre d'invitation, qu'on la porte à son domicile, surtout qu'elle y soit avant lui.

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur le Baron. (A part.) Comme les élections rapprochent les distances! (Haut, en arrivant à la porte.) M. et Mademoiselle Dumont.

SCÈNE XII.

M. LISIEUX, M. DUMONT, CAROLINE.

M. LISIEUX.

Que je suis aise de vous voir!... Mademoiselle, je vous présente mon hommage.

M. DUMONT.

Eh bien! comment vont les affaires?

M. LISIEUX.

Parfaitement. Avant peu, j'aurai mérité la main de la charmante Caroline.

CAROLINE, à part.

Le ciel m'en préserve!

M. LISIEUX.

Oui, mes chances sont devenues magnifiques; j'ai pour moi la banque et tous les industriels. A ce titre, j'ose compter sur vous, cher beau-père.

M. DUMONT, *vivement.*

Non pas! moi, je suis neutre; je vous l'ai dit hier.

M. LISIEUX.

Neutre?

M. DUMONT.

Je veux que mon gendre soit député; et je ferai comme tout le monde, je me rangerai du parti de la victoire. Réussissez, mon cher. (*Montrant sa fille.*) Voilà, certes, une belle prime d'encouragement que je vous propose.

M. LISIEUX.

Pour l'obtenir, que ne ferais-je pas!!..... Au reste, j'ai compté les voix, et je suis sûr d'être nommé tout d'abord.

CAROLINE, *naïvement.*

Quoi! Monsieur, dès le premier scrutin?

M. DUMONT, *la contrefaisant.*

Dès le premier scrutin!... Tiens, tu entends donc la politique? tu la détestais, autrefois.

FRANÇOIS.

M. Fournier.

SCÈNE XIII.

M. LISIEUX, M. FOURNIER, M. DUMONT, CAROLINE.

M. LISIEUX.

Eh! quel air agité! Mon ami, qu'avez-vous?

M. FOURNIER.

Les plus mauvaises nouvelles; Anglard s'est mis sur les rangs.

M. LISIEUX.

Anglard?

M. FOURNIER.

Il entraîne beaucoup d'électeurs, et brise votre majorité.

CAROLINE, sautant.

Oh! que je suis contente!

M. DUMONT.

Ma fille, qu'as-tu donc à bondir de la sorte?

M. LISIEUX.

Mais Anglard est un misérable, le rebut de tous les partis.

M. FOURNIER.

N'importe, il vous enlève nombre de voix, et plus encore au marquis.

CAROLINE, bondissant de nouveau.

Oh! s'ils n'étaient nommés ni l'un ni l'autre!

M. DUMONT.

Tiens-toi donc tranquille... que diable!

M. LISIEUX, à Fournier.

Ainsi, mes espérances seraient détruites?

M. FOURNIER.

J'en ai peur.

M. DUMONT, bas à sa fille.

Alors, ce serait différent.

CAROLINE, à part.

O mon Dieu! je te remercie!

M. DUMONT, frappant sur l'épaule de Fournier, qui est plongé dans la rêverie.

Comment! homme de ressource, vous laissez succomber votre ami?

M. FOURNIER, avec transport.

Il ne succombera point; il y va de mon honneur. (Se frappant le front.) Écoutez!..... je viens de trouver un moyen bien simple.

M. LISIEUX.

Un moyen! quel est-il?

M. FOURNIER.

Le marquis et vous, serez battus, si vous restez divisés. Réunissez-vous, et la victoire est assurée... mais pour cela, il faut que l'un des deux renonce à la candidature.

M. LISIEUX.

C'est juste... Eh bien! qu'il se retire.

M. FOURNIER.

Je crois l'y avoir à peu près déterminé.

M. LISIEUX.

Vraiment?

M. FOURNIER.

Oui, mon cher.

M. LISIEUX.

Que d'obligations!

M. DUMONT.

Quel homme que ce Fournier!

SCÈNE XIV.

M. LISIEUX, M. FOURNIER, M. DUMONT, MADAME VERTEUIL, CAROLINE.

MADAME VERTEUIL, à Caroline.

Bonjour, chère petite; que je suis heureuse de vous avoir! J'espère vous donner bientôt un nom plus doux.

M. FOURNIER.

Pardon, Madame, si j'interromps ces tendres cares-

ses; mais il s'agit des affaires les plus importantes. (A Lisieux.) Le marquis va venir, tenez-vous ferme! votre position est superbe. M. de Beaugency se retirant, si vous n'êtes pas élu au premier tour de scrutin, il est clair qu'au second.....

CAROLINE, s'approchant.

Quoi! Monsieur, vous pensez qu'il n'y aurait pas de ballottage? (Éclat de rire général.)

M. FOURNIER.

Ballottage!...

M. LISIEUX.

Ballottage, Mademoiselle!...

MADAME VERTEUIL.

Ballottage, ma chère amie!

M. DUMONT.

Ballottage, ma Caroline! est-ce que tu sais ce que c'est qu'un ballottage?.... Ballottage, ma fille! Viens que je t'embrasse[1]. (Il lui donne un baiser.) Tu es charmante.

CAROLINE, confuse.

Mon père.....

M. DUMONT.

Mais il ne faut pas rougir pour cela.....

M. LISIEUX, avec aplomb.

C'est tout simple, quand on est destinée à devenir la femme d'un député.

CAROLINE, à part.

Oh, le vilain homme!

M. FOURNIER, bas à Lisieux.

Je crois que c'est vous qu'elle aime.

M. LISIEUX.

Je le crois aussi.

[1] Lisieux, Fournier, madame Verteuil, Dumont, Caroline.

M. FOURNIER, à madame Verteuil.

Maintenant, Madame, j'ai à vous adresser quelques conseils relativement au dîner.

M. LISIEUX, gravement à sa sœur.

Écoutez bien cela !

M. FOURNIER.

Qui placez-vous à votre droite?

MADAME VERTEUIL.

Le Receveur général.

M. FOURNIER, riant.

Fi donc! il n'a de crédit que dans ses bureaux ; mettez-y notre officier du génie.

MADAME VERTEUIL.

M. Solange! en effet, c'est un homme charmant.

M. FOURNIER.

Arts utiles, arts d'agrément, rien ne lui est étranger. Il est savant avec les savans, gracieux avec les femmes; il fait des vers et s'occupe d'agriculture, il est économiste et chante la romance.

CAROLINE, à part.

Qu'il m'est doux de l'entendre louer !

FOURNIER, à Lisieux.

S'il était éligible, ce serait un concurrent redoutable.

LISIEUX, d'un air triomphant.

Oui, mais il ne l'est pas !

DUMONT, avec un gros rire.

Le mérite ne paie pas le cens, c'est juste.

FOURNIER, à madame Verteuil.

Ainsi, nous disons : l'ingénieur à votre droite. Quant à la gauche, je vous propose d'y mettre le père Buteux.

MADAME VERTEUIL, étonnée et avec mépris.

Qu'est-ce que c'est que le père Buteux ?

M. DUMONT.

Le bonnetier du numéro 11.

MADAME VERTEUIL.

Ce bonhomme qui me vend des bas? quel voisinage!

M. LISIEUX.

Ma sœur! ma sœur! ménagez vos expressions. C'est un homme honorable... de plus, électeur influent.

MADAME VERTEUIL.

Impossible; il n'a ni éducation, ni manières.

M. FOURNIER.

N'importe. C'est un homme qui est mené, et qui mène; il reçoit et transmet l'influence; il veut fortement ce qu'on lui a fait vouloir.

FRANÇOIS.

M. Solange. (M. Lisieux prend une brochure sur la table, et va au devant de l'ingénieur.)

SCÈNE XV.

M. LISIEUX, M. FOURNIER, MADAME VERTEUIL, M. DUMONT, CAROLINE, M. SOLANGE.

CAROLINE, à part.

Qu'il est aimable! il m'a tenu parole.

M. LISIEUX, à Solange.

Je vous sais gré, Monsieur, d'arriver de bonne heure..... (Se tournant vers les autres.) Une circonstance qui pourra influer beaucoup sur le choix des électeurs, c'est la lecture de cet écrit qui vient de paraître.

CAROLINE, bas à Solange, avec joie.

Entendez-vous?

M. FOURNIER.

Je le crois; on ne parle plus que de cela maintenant.

M. DUMONT.

(A Lisieux.)

Et le nom de l'auteur est un mystère!... Serait-il de vous, par hasard?

M. LISIEUX, jouant la modestie.

Hé! hé! hé!..... quel qu'il soit, il a fait un livre bien remarquable.

CAROLINE, vivement.

Oh oui! c'est un charmant ouvrage. (Rire général.)

MADAME VERTEUIL.

Bah! est-ce que vous le connaissez?

M. DUMONT.

Tu l'as donc lu, ma Caroline?

MADAME VERTEUIL.

Oh! la drôle de petite personne! elle m'amuse.

CAROLINE.

Mon père... c'est que...

M. DUMONT, la contrefaisant.

Eh bien! c'est que?...

CAROLINE.

Vous l'aviez laissé... sur votre table... et, n'ayant rien à faire, je l'ai parcouru.

M. LISIEUX.

Elle l'a parcouru! un livre de statistique! (On rit de nouveau; Solange la remercie d'un regard.)

M. DUMONT.

Voyez comme la politique entre dans nos mœurs!

FRANÇOIS.

M. le marquis de Beaugency. (Lisieux va à sa rencontre.)

M. FOURNIER, à madame Verteuil.

Peut-être convient-il que nous soyons seuls.

MADAME VERTEUIL.

Vous me rendez service, je n'aime pas la politique, moi. (A Caroline.) Venez-vous, ma bonne amie?... Mais

cela va vous priver, vous, qui lisez..... la statistique.

M. DUMONT, à voix basse.

Mesdames, je vous suis; je ne veux pas être entre deux feux.

CAROLINE, à part.

Pourvu qu'ils ne s'entendent pas!

(Ils sortent tous trois.)

SCÈNE XVI.

M. FOURNIER, M. DE BEAUGENCY, M. LISIEUX, M. SOLANGE.

M. LISIEUX.

M. le marquis, ce que Fournier m'a dit de l'arrangement que vous avez pris ensemble, m'a touché jusqu'au fond de l'ame.

M. DE BEAUGENCY.

Vous m'en voyez encore vivement ému.

M. LISIEUX, avec emphase.

L'abnégation de soi-même est ce que j'apprécie le plus au monde.

M. DE BEAUGENCY, avec emphase.

S'immoler pour la patrie est la première des vertus!

M. LISIEUX, à part.

Il prend son parti gaîment.

M. DE BEAUGENCY, à part.

Je ne le croyais pas de si bonne composition.

M. FOURNIER.

Il est bien entendu, Messieurs, que le député d'aujourd'hui s'engage à faire nommer l'autre à la prochaine élection.

M. LISIEUX.

Comment donc, c'est un devoir.

M. DE BEAUGENCY, élevant la voix.

Je n'y aurais pas consenti sans cela.

M. LISIEUX.

Je n'ai accepté qu'à cette condition.

M. DE BEAUGENCY.

Homme noble et délicat!

M. LISIEUX.

Rival généreux!

M. DE BEAUGENCY.

Que votre conduite me plaît!

M. LISIEUX.

Que vos procédés me charment!

M. SOLANGE, à part.

Il y a du quiproquo, c'est sûr.

M. LISIEUX, avec chaleur.

C'est à vous que je devrai mon élection, et je serai heureux de vous la devoir.

M. DE BEAUGENCY.

C'est votre retraite qui m'assure la majorité; je vais le publier partout.

M. LISIEUX.

Ma retraite?

M. DE BEAUGENCY.

Sans doute.

M. FOURNIER, à part.

Aie! aie!

M. LISIEUX.

Mais je ne me retire pas du tout.

M. DE BEAUGENCY.

Vous ne vous retirez pas?

M. LISIEUX.

Non, certes.

M. DE BEAUGENCY.

Et qui donc se retire alors?

M. LISIEUX.

C'est vous.

M. DE BEAUGENCY.

Allons donc, c'est vous-même. Vous avez pu croire que le marquis de Beaugency s'effacerait devant vous?..

M. LISIEUX.

Vous avez supposé que moi, baron Lisieux, je vous céderais la place?

M. DE BEAUGENCY.

Vous ignorez donc l'influence qu'ont eue mes ancêtres?

M. LISIEUX.

Vous ne savez donc pas celle que j'ai?

M. DE BEAUGENCY.

Il n'est pas une province où ils n'aient occupé quelque haut emploi.

M. LISIEUX.

Il n'y a pas un électeur à qui je n'aie escompté des lettres de change.

M. FOURNIER.

Messieurs....

M. LISIEUX.

Quel orgueil aristocratique!

M. DE BEAUGENCY.

Quelle arrogance financière!

M. FOURNIER.

Messieurs...

M. LISIEUX.

Plus d'arrangement.

M. DE BEAUGENCY.

Soit; la guerre est déclarée.

M. FOURNIER, s'élançant au milieu d'eux.[1]

Messieurs, au nom du bien public... arrêtez-vous!.. Votre désunion tournerait au profit d'Anglard.

[1] Beaugency, Fournier, Lisieux, Solange.

M. DE BEAUGENCY.

Je tiendrai bon.

M. FOURNIER.

Un homme si peu estimable !

M. LISIEUX.

Je ne céderai pas.

M. SOLANGE, à part.

Et je leur donnerais ma voix !

M. FOURNIER.

Qu'à défaut de la raison, l'intérêt se fasse entendre. Écoutez ma pensée ; elle peut concilier les amours-propres. Ce soir même nous réunirons les partisans de chacun de vous ; nous compterons les suffrages, et celui qui en aura le moins, s'éloignera. Ah ! voilà qui est raisonnable !... Qu'en pense M. le marquis ?

M. DE BEAUGENCY.

J'y consens. (A part.) Ma majorité est infaillible.

M. FOURNIER.

Et vous, M. le baron ?

M. LISIEUX.

J'accepte. (A part.) Je suis sûr d'être nommé.

M. DE BEAUGENCY, s'approchant amicalement.

Monsieur.... croyez-bien....

M. LISIEUX.

Que tout soit oublié.

SCÈNE XVII.

M. DUMONT, M. BEAUGENCY, M. FOURNIER, M. LISIEUX, MADAME VERTEUIL, CAROLINE ET M. SOLANGE.

CAROLINE, à part.

O mon dieu ! ils rient ; ils se sont arrangés.

MADAME VERTEUIL.

Et bien, Messieurs, êtes-vous d'accord ?

M. FOURNIER.

Des gens d'honneur ne pouvaient manquer de s'entendre; cela n'a pas souffert la plus petite difficulté.

FRANÇOIS.

M. Buteux.

SCÈNE XVIII.

M. BUTEUX, M. DUMONT, M. DE BEAUGENCY, M. FOURNIER, M. LISIEUX, MADAME VERTEUIL, CAROLINE, M. SOLANGE.

M. BUTEUX, au fond du théâtre.

Ah! ah! les deux rivaux en présence!... C'est à merveille.

M. FOURNIER, à madame Verteuil.

J'ai l'honneur de vous présenter M. Buteux. (Bas.) La place d'honneur, vous savez?

M. LISIEUX, transmettant à sa sœur.

La place d'homeur.

MADAME VERTEUIL.

Quel chevalier j'aurai là!...

M. BUTEUX, aux deux candidats.

Ah çà! Messieurs, quand vous serez à la Chambre, j'espère bien que vous parlerez, vous!... Le dernier député que nous avons nommé, ne disait jamais rien; notre arrondissement avait l'air d'une bête.

M. LISIEUX, bas à sa sœur en ricanant.

Quel original!

M. BUTEUX, à part.

Je suis venu si vite, que je n'ai pas pris le temps de lire cette lettre.

FRANÇOIS.

M. Brigot; M. Ramelot.

M. BUTEUX.

Tiens, c'est du percepteur !...

SCÈNE XIX.

M. BUTEUX, M. RAMELOT, M. DUMONT, M. DE BEAUGENCY, M. FOURNIER, M. LISIEUX, MADAME VERTEUIL, CAROLINE, M. SOLANGE, M. BRIGOT. (Ces Messieurs entrent, saluent et se placent.)

M. FOURNIER.

Il n'y a qu'une chose, Messieurs, dont nous ne soyons pas convenus, c'est le lieu de la réunion. Pour donner à M. le marquis une preuve de notre loyauté, je propose que ce soit chez lui.

M. LISIEUX.

A condition que M. le marquis nous fera l'honneur de dîner avec nous.

M. BUTEUX, à part, en serrant sa lettre.

C'est singulier ce que l'on m'annonce !

M. DE BEAUGENCY, à Lisieux.

Très volontiers, monsieur.

FRANÇOIS.

Madame est servie.

M. FOURNIER.

Allons, messieurs, la main aux dames. (Bas à Lisieux.) Soignez l'ingénieur et le bonnetier.

M. LISIEUX, transmettant le mot à sa sœur.

Soignez l'ingénieur et le bonnetier.

CAROLINE, bas à Solange.

Qu'allons-nous devenir? (Mouvement général.)

M. LISIEUX, bas à Fournier, pendant que tout le monde sort.

Dites-moi donc, Fournier, savez-vous bien que je ne suis pas sans inquiétude sur cette réunion qui se fera chez le marquis?

M. FOURNIER.

Soyez donc tranquille; on votera chez lui, mais on dîne chez vous.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Chez M. le marquis de Beaugency, au premier. On aperçoit de chaque côté du théâtre des banquettes et des chaises, et à droite, une table couverte d'un drap vert.)

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE BEAUGENCY, MADAME LA MARQUISE DOUAIRIÈRE DE BEAUGENCY.

M. DE BEAUGENCY.

Oui, ma mère, on est encore à table, et je suis descendu pour vous dire que la réunion va se faire chez moi. Cela peut m'être très avantageux! Je vous invite à avoir pour ces braves gens toutes les prévenances possibles.

MADAME DE BEAUGENCY, sèchement.

Mon fils, vous connaissez ma manière de voir à cet égard, je suis inébranlable. Aussitôt qu'ils arriveront, je me retire dans mon appartement.

M. DE BEAUGENCY, avec humeur.

Est-il possible! Vous me désespérez.

MADAME DE BEAUGENCY.

J'ai mal à la tête.

M. DE BEAUGENCY.

Vous n'imaginez pas le tort que vous allez me faire.

MADAME DE BEAUGENCY.

Après tout, mon fils, qu'ai-je besoin là? Ce n'est pas la place d'une femme.

M. DE BEAUGENCY.

Votre présence peut m'être de la plus grande utilité.

MADAME DE BEAUGENCY.

Ma présence ?

M. DE BEAUGENCY.

Écoutez-moi ! Nous autres gens comme il faut, nous avons toujours de l'ascendant, quand nous voulons en prendre. Les idées nouvelles sont dans les têtes et ne sont pas encore dans les mœurs; ceux qui parlent le plus d'égalité sont les premiers souvent à s'incliner devant un nom. Il y a manière de s'emparer d'eux. Quand nous sommes fiers de notre naissance, elle nous nuit; elle nous sert si nous paraissons n'y pas tenir.

MADAME DE BEAUGENCY.

Qu'en voulez-vous conclure?

M. DE BEAUGENCY.

Qu'il faut que vous restiez ici. Je ne vous demande pas de leur faire long-temps compagnie; mais recevez-les, madame la marquise !... Un sourire de votre part fera beaucoup pour moi.

MADAME DE BEAUGENCY.

Que signifie ce projet d'être député?...

M. DE BEAUGENCY.

J'en ai besoin.

MADAME DE BEAUGENCY.

Mais, monsieur le marquis, si vous êtes nommé, il faudra que vous prêtiez serment...!!!

M. DE BEAUGENCY.

Eh bien ! je le prêterai.

MADAME DE BEAUGENCY.

Mon fils, je n'aime pas les restrictions mentales.

M. DE BEAUGENCY, *regardant autour de lui avec effroi.*

Ma mère !...

MADAME DE BEAUGENCY.

Si vous voulez absolument une place, soyez pair de France... Pair de France, à la bonne heure!... voilà qui sonne bien!... quoique cela ne soit pas aussi honorable que lorsqu'il n'y en avait que douze....

M. DE BEAUGENCY.

Je le voudrais de tout mon cœur. Mais à présent, à moins d'avoir rendu d'éminens services à l'État, il faut passer par la Chambre des députés pour arriver à celle des pairs. Les hommes que je vais recevoir, sont électeurs; mon sort est entre leurs mains; j'ose donc vous prier....

MADAME DE BEAUGENCY, *suffoquée.*

Mon fils, je vais vous ouvrir mon cœur. Je regrette tous les jours d'avoir cédé à vos instances pour venir habiter Paris. Depuis que j'ai quitté mon château, je m'aperçois que des choses qui me blessent, un tiers-état qui se méconnaît, une confusion de rang déplorable, partout enfin le niveau de la révolution. Vous-même, je suis très mécontente de vous. Vous pensez bien, et vous agissez mal; vous n'osez pas résister au torrent.

M. DE BEAUGENCY.

Moi, ma mère?

MADAME DE BEAUGENCY.

Oui, vous... Je ne vous pardonne pas de fraterniser ainsi avec tout le monde, de serrer la main à votre tailleur, de sourire à votre épicier. Fi! cela est indigne... Songez que vous avez six cents ans de noblesse, et qu'une de vos aïeules a été aimée de François Ier. Soutenez dignement l'honneur de votre naissance.

M. DE BEAUGENCY.

Au lieu de m'accuser, ma mère, plaignez-moi. Je souffre assez de me voir réduit à cette extrémité; mais

il faut la subir. Je n'ai point de fortune; eh bien! entré à la chambre, je puis obtenir une place; (*A voix basse.*) déjà même je vous dirai qu'un grand personnage...

MADAME DE BEAUGENCY.

Mauvaise raison! Si vous voulez retrouver votre fortune, vous avez un moyen bien plus simple; épousez cette petite... cette petite... bourgeoise. (*Il fait un mouvement de surprise.*) Cela s'est fait de tout temps dans les meilleures maisons; on ne déroge pas, quand on est ruiné, en faisant un riche mariage. Épousez-là, et ne dérogez pas.

M. DE BEAUGENCY.

Mais le père tient beaucoup à ce que je sois député, et si je ne l'étais pas......

MADAME DE BEAUGENCY.

Comment, des conditions! Il ne suffit plus qu'on la fasse marquise, il faut encore!... Ah! c'est trop fort!..... Où en sommes-nous, grand Dieu!..... qu'est devenu le temps où les seules autorités constituées étaient le seigneur et le curé?

UN VALET.

Madame Verteuil et Mademoiselle Dumont.

M. DE BEAUGENCY.

Elles viennent vous rendre votre visite.

SCÈNE II.

M. DE BEAUGENCY, MADAME DE BEAUGENCY, MADAME VERTEUIL, CAROLINE.

M. DE BEAUGENCY, *à sa mère.*

J'ai l'honneur de vous présenter madame Verteuil, dont le mari était receveur général de la Dordogne.

MADAME DE BEAUGENCY, avec un orgueil réprimé.

J'ai beaucoup regretté, Madame, de n'avoir pas été assez heureuse pour vous rencontrer chez vous. (Bas à son fils.) Quel luxe!

MADAME VERTEUIL, d'un air pincé.

Je ne l'ai pas moins regretté que vous, Madame. (Bas à Caroline.) Comme elle est ridiculement affublée!

M. DE BEAUGENCY, montrant Caroline.

Mademoiselle Dumont, la fille de notre propriétaire.

MADAME DE BEAUGENCY, saluant d'un air aimable.

J'ai déjà eu le plaisir de voir Mademoiselle. (Bas à son fils.) Eh!... on a donc des manières dans la bourgeoisie, à présent?

CAROLINE, bas à madame Verteuil.

Mais elle est très polie, cette marquise!

MADAME VERTEUIL.

(Vivement à Caroline.) C'est une vieille folle! (Haut.) Nous nous sommes empressées de descendre, parce que nous tenions à vous rendre nos devoirs aujourd'hui, Madame, et que dans une heure ces messieurs doivent se réunir ici.

(On entend des bravos, des vivat, une foule de voix confuses dans la coulisse.)

MADAME DE BEAUGENCY.

Qu'est-ce que c'est donc que cela?

MADAME VERTEUIL.

C'est le dîner que mon frère donne.

MADAME DE BEAUGENCY, avec mépris.

Quel tapage!

M. DE BEAUGENCY, à voix basse.

Ma mère...

MADAME DE BEAUGENCY.

Les réunions d'aujourd'hui sont tumultueuses et ne sont pas plus gaies pour cela. Mais, que voulez-vous? c'est l'esprit du siècle!

MADAME VERTEUIL, malicieusement.

Vous trouvez donc, Madame, que nous sommes bien dégénérés?

MADAME DE BEAUGENCY, d'une voix forte.

C'est à faire frémir, Madame!... Je ne reconnais plus notre pauvre France! La politique l'a tout-à-fait gâtée; elle en a chassé l'agrément et le charme. Nous sommes plus graves dans nos plaisirs que nous ne l'étions jadis dans nos affaires.

MADAME VERTEUIL, bas à Caroline.

Écoutez bien le sermon!

MADAME DE BEAUGENCY.

On ne sait plus causer! Où trouver ce badinage superficiel, ce décousu charmant, qui était si commode et égalisait tous les esprits?... on raisonne à présent, c'est du plus mauvais ton. Cette méthode s'introduit jusque chez moi! Oui, j'ai beau rompre le fil de la conversation, on le renoue toujours, on veut m'obliger à suivre une idée... suivre une idée, moi... ah! ils s'adressent bien!... Je suis fidèle aux anciens principes.

M. DE BEAUGENCY, s'impatientant.

Ma mère, à quoi tend ce discours? songez...

MADAME DE BEAUGENCY.

Je le répète, mon fils, il n'y a plus maintenant ni société, ni manières, ni politesse. (Vivement.) Tenez, depuis que les Français s'occupent de leurs affaires, ils ne sont plus bons à rien.

MADAME VERTEUIL, bas à Caroline.

Elle est amusante, la vieille!

MADAME DE BEAUGENCY.

Les femmes sont d'un ridicule! elles affectent d'aimer leurs maris, d'avoir des mœurs. C'est de la fausseté!

MADAME VERTEUIL, avec malice.

Il paraît que madame a toujours été vraie.

MADAME DE BEAUGENCY.

Les jeunes gens sont d'une tristesse!

M. DE BEAUGENCY, à part.

Elle ne finira pas!

MADAME DE BEAUGENCY.

Et d'une inattention pour nous!... Ah!... s'il existe encore quelque grâce, quelque légèreté, c'est parmi les hommes à cheveux blancs. Oui, quand j'entre dans un salon, il me semble toujours que les vieillards..... sont les plus jeunes.

MADAME VERTEUIL.

Tant pis!

MADAME DE BEAUGENCY.

Comment, tant pis!

MADAME VERTEUIL.

On doit être de son âge.

M. DE BEAUGENCY.

Je vous l'ai déjà dit, ma mère, ces regrets sont superflus; il faut marcher avec son siècle. Parlons, s'il vous plaît, d'autre chose.

MADAME DE BEAUGENCY.

Quel est le but de la réunion qui va se faire?

M. DE BEAUGENCY.

De causer d'élections, d'examiner le mérite des différens candidats.

MADAME DE BEAUGENCY.

Pourquoi se donner tant de peine? Je suis sûre d'avance de ce que ces messieurs décideront.

M. DE BEAUGENCY.

Que décideront-ils?

MADAME DE BEAUGENCY, avec amertume.

Ils nommeront le plus riche. Tout ne va-t-il pas à la fortune, dans ce siècle matériel?

MADAME VERTEUIL.

Vous en voulez bien à notre pauvre siècle?

MADAME DE BEAUGENCY.

Oui, tout s'y fait à rebours. Il est cruel pour une femme comme moi de se voir éclaboussée par des gens de rien. (Vivement.) On ne devrait pas permettre aux personnes qui n'ont pas de titres d'avoir une voiture.

MADAME VERTEUIL, plus vivement qu'elle.

On ne devrait pas permettre aux personnes qui n'ont pas de voiture, d'avoir des titres. Qu'est-ce que c'est donc que cela?...

M. DE BEAUGENCY, s'interposant.

Ma mère.....

CAROLINE, calmant madame Verteuil.

Ma chère amie.....

M. DE BEAUGENCY, à part.

J'avais bien affaire de l'engager à rester!

MADAME VERTEUIL, d'un ton aigre.

Les élections feront justice de toutes ces prétentions, Madame!

MADAME DE BEAUGENCY, du même ton.

C'est ce que nous pourrons voir, Madame!

MADAME VERTEUIL.

Dans un instant, Madame.

LE VALET.

M. Solange.

M. DE BEAUGENCY, à sa mère.

Je crois qu'il est temps de vous retirer.

MADAME DE BEAUGENCY, avec chaleur.

Non; je reste.... pour arranger vos affaires.

M. DE BEAUGENCY.

Dites, pour les gâter.

MADAME DE BEAUGENCY, d'un air impérieux.

Je réponds de moi.

(M. de Beaugency va recevoir M. Solange.)

SCÈNE III.

M. DE BEAUGENCY, MADAME DE BEAUGENCY, M. SOLANGE, MADAME VERTEUIL, CAROLINE.

M. DE BEAUGENCY, à sa mère.

M. Solange, officier du génie, l'un des élèves les plus distingués de l'école Polytechnique.

M. SOLANGE.

Je crains, Madame, d'être venu trop tôt, et de ne devoir qu'à mon empressement indiscret l'honneur de vous présenter mon hommage.

MADAME DE BEAUGENCY.

Point du tout, Monsieur; je suis charmée de cette circonstance. (Bas à son fils.) Si tous vos électeurs ont ces manières là, il y a plaisir à les recevoir.

M. SOLANGE, bas à Caroline, en passant près d'elle [1].

Dans une heure notre sort sera décidé.

CAROLINE, bas.

Quel moment pour moi!

LE VALET.

M. Dumont. (M. de Beaugency court à sa rencontre.)

[1] M. de Beaugency, madame de Beaugency, madame Verteuil, Solange, Caroline.

SCÈNE IV.

M. DUMONT, M. DE BEAUGENCY, MADAME DE BEAUGENCY, MADAME VERTEUIL, M. SOLANGE, CAROLINE.

M. DE BEAUGENCY, à la marquise.

J'ai l'honneur de vous présenter M. Dumont, commerçant estimé.

MADAME DE BEAUGENCY, à part.

Ah! Dieu, quel air commun!

M. DE BEAUGENCY.

Et père de mademoiselle Caroline. (Bas à sa mère.) Des politesses, je vous prie.

MADAME DE BEAUGENCY, avec effort.

Je suis... charmée, Monsieur, de faire connaissance avec vous.

M. DUMONT, d'un ton bourru.

Vous vous moquez, Madame, la connaissance est déjà commencée; car j'ai eu l'honneur de vous rencontrer.

MADAME DE BEAUGENCY.

Moi! où donc, monsieur?

M. DUMONT.

Dans mon magasin..... Oh! c'est que je recevais très bonne compagnie, quand je vendais des cachemires.

MADAME DE BEAUGENCY, avec mépris, se détournant.

Ces gens-là croient qu'on les voit!

MADAME VERTEUIL, bas à Caroline.

Regardez donc la douairière!

MADAME DE BEAUGENCY, bas à son fils.

Bien pour la petite personne. Mais j'espère qu'après la noce, nous verrons peu le beau-père.

LE VALET.

M. Buteux.

MADAME VERTEUIL, bas à Caroline.

Nous allons rire. (M. de Beaugency se dirige vers M. Buteux.)

SCÈNE V.

M. BUTEUX, M. DUMONT, M. DE BEAUGENCY, MADAME DE BEAUGENCY, MADAME VERTEUIL, M. SOLANGE, CAROLINE.

M. DE BEAUGENCY, à la marquise.

J'ai l'honneur de vous présenter M. Buteux, négociant...

M. BUTEUX, d'une voix élevée.

Marchand de bas pour vous servir.

MADAME DE BEAUGENCY, bas à son fils.

Quelles gens m'amenez-vous là ?

M. DE BEAUGENCY, bas à sa mère.

Il est très influent... de la prudence !

(Ricanement de madame Verteuil.)

M. BUTEUX, tirant sa montre.

Il me semble qu'on devrait être en train, car il faut que cela finisse aujourd'hui.

M. DUMONT.

Sans doute, c'est demain que commencent les élections.

CAROLINE, naïvement.

Le Constitutionnel disait après-demain. (Rire général.)

MADAME DE BEAUGENCY, lui prenant le bras et l'amenant sur le devant de la scène.

Le Constitutionnel!..... Est-ce que vous lisez *le Constitutionnel ?*

M. DUMONT.

C'est mon journal, Madame.

MADAME DE BEAUGENCY.

Pauvre jeune personne!... à son âge, s'occuper de politique au lieu de toilette. Ah! la France est perdue.

M. BUTEUX, très haut.

Messieurs, avec la permission de ces dames, je désirerais vous faire une petite question relativement à mes contributions.....

M. DUMONT, l'interrompant.

Tout à l'heure, papa Buteux, tout à l'heure; attendez que nous soyons réunis.

M. BUTEUX, faisant le geste de quelqu'un qui prend son parti.

Ma foi!.....

LE VALET.

M. Ramelot.

SCÈNE VI.

M. BUTEUX, M. DUMONT, M. RAMELOT, M. DE BEAUGENCY, MADAME DE BEAUGENCY, MADAME VERTEUIL, CAROLINE, SOLANGE.

(M. de Beaugency reçoit M. Ramelot, qui salue la marquise et prend place.)

MADAME DE BEAUGENCY, bas au marquis.

Qu'est-ce que c'est donc que celui-ci? Il a meilleure façon que les autres.

M. DE BEAUGENCY.

Mon tailleur, Madame.

MADAME DE BEAUGENCY, avec dédain.

O Dieu!

M. DE BEAUGENCY, serrant la main du tailleur.

Mon cher M. Ramelot, que j'ai de plaisir à vous recevoir! J'ai pour vous une estime... une considération!...

M. RAMELOT, *à part, en retirant ses mains.*

M. Lisieux est trop insolent, celui-ci trop plat; j'ai envie de ne nommer ni l'un ni l'autre.

(*Il passe à droite* [1].)

LE VALET.

M. Brigot.

SCÈNE VII.

MM. BUTEUX, RAMELOT, BRIGOT, SOLANGE, DUMONT; M. DE BEAUGENCY, MADAME DE BEAU-GENCY, MADAME VERTEUIL, CAROLINE.

(*M. de Beaugency reçoit M. Brigot, qui salue et se place; M. Solange va également à lui.*)

MADAME VERTEUIL, *haut.*

Eh bien! tous les hommes sont de ce côté, et nous de celui-ci!

MADAME DE BEAUGENCY.

Méthode anglaise! Voilà les résultats de la politique!

MADAME VERTEUIL.

Il est certain, Messieurs, que cela n'est pas galant.

MADAME DE BEAUGENCY.

Autrefois, du moins, notre sexe était quelque chose, nous avions de l'influence. Moi qui vous parle, j'ai fait nommer plus d'un colonel.

MADAME VERTEUIL, *à Caroline.*

C'est joli, cela!

MADAME DE BEAUGENCY.

Mais la politique...

[1] M. Buteux, M. Ramelot, M. Dumont, M. de Beaugency, madame de Beaugency, madame Verteuil, Caroline, Solange.

MADAME VERTEUIL.

Guerre à la politique! insurgeons-nous toutes contre la politique.

M. SOLANGE.

N'en faites rien, Mesdames. Ne restez pas étrangères à des intérêts qui vous touchent autant que nous. C'est à nos rapports avec votre sexe que nous devons l'aménité de notre caractère; conservez votre ouvrage. Et quand la société se modifie, quand des occupations nouvelles menacent de nous donner une gravité qui ressemble à de la sécheresse, au lieu de fuir, venez à nous, Mesdames; c'est à vous encore de polir nos mœurs et de les adoucir.

MADAME DE BEAUGENCY.

Cet officier parle de bon sens.

LE VALET.

M. Lisieux, et M. Fournier.

SCÈNE VIII.

M. BUTEUX, M. BRIGOT, M. RAMELOT, M. DUMONT, M. DE BEAUGENCY, M. LISIEUX, M. FOURNIER, MADAME DE BEAUGENCY, M. SOLANGE, MADAME VERTEUIL, CAROLINE, UNE FOULE D'ÉLECTEURS, *dans le fond.*

M. LISIEUX, *bas à M. de Beaugency.*

Tout le monde est arrivé.

M. DE BEAUGENCY.

Eh bien! faisons entrer..... Mesdames..... Si vous permettez.....

MADAME VERTUEIL.

Il faut nous retirer?

M. DE BEAUGENCY.

Pour un instant...... Mille pardons.

MADAME DE BEAUGENCY.

Volontiers. (A part.) J'en ai bien assez comme cela!

MADAME VERTEUIL.

Nous attendrons le résultat dans la pièce voisine...

(Elles sortent toutes deux. Un domestique place la table au milieu.)

SCÈNE IX.

M. BUTEUX, M. BRIGOT, M. RAMELOT, M. DUMONT, M. DE BEAUGENCY, M. LISIEUX, M. FOURNIER, M. SOLANGE, ÉLECTEURS, CAROLINE.

M. DE BEAUGENCY, regardant Caroline qui est seule à gauche et ne paraît pas penser à sortir.)

Eh bien! Mademoiselle Dumont nous reste?

(Tout le monde rit.)

M. DUMONT.

Qu'est-ce que tu fais donc là, ma Caroline?

CAROLINE, sortant de sa préoccupation.

Ah! pardon..... c'est que.....

M. DUMONT.

Est-ce que tu veux voter avec nous?

CAROLINE.

Non, mon père. (A part.) Pourvu qu'on ne les nomme pas!...... (Elle sort.)

SCÈNE X.

M. DUMONT, *debout*, M. DE BEAUGENCY, *assis*; et près de lui, tout-à-fait à droite, des ÉLECTEURS assis sur des banquettes; au milieu, M. BRIGOT, avec sa table de président et sa sonnette; devant lui, en bas de la scène, M. BUTEUX seul et tournant sur lui-même d'un air irrésolu; tout-à-fait à gauche, sur des banquettes, plusieurs ÉLECTEURS, puis M. SOLANGE, M. RAMELOT, M. LISIEUX, M. FOURNIER. M. Brigot agite sa sonnette. (Les personnages forment un fer à cheval.)

M. DE BEAUGENCY.

Nous voici donc entre nous.

M. BUTEUX.

Permettez!.... permettez.....

M. DE BEAUGENCY, se levant.

Voilà un homme qui ne se place pas!

M. LISIEUX, se levant et s'approchant.

Pourquoi M. Buteux reste-t-il au milieu?

(M. Fournier se lève aussi.)

M. DE BEAUGENCY, le tirant à lui.

Qu'est-ce que vous faites donc là?

M. LISIEUX, le tirant de son côté.

Monsieur, n'êtes-vous pas des nôtres?

M. DE BEAUGENCY, même mouvement.

Avez-vous lu ma profession de foi?

M. LISIEUX.

Connaissez-vous ma déclaration de principes?

M. FOURNIER.

Oh!.... le père Buteux est un ami.

M. DE BEAUGENCY.

Est-ce que vous ne partagez pas mes opinions?

M. BUTEUX.

Je ne dis pas cela.....

M. LISIEUX.

Irez-vous grossir le nombre de mes ennemis?

M. BUTEUX.

J'en serais au désespoir.....

M. DE BEAUGENCY, l'attirant à lui.

Venez donc ici.

M. LISIEUX, l'attirant également.

Passez de ce côté.

M. BUTEUX.

Je le voudrais bien, mais.....

M. DE BEAUGENCY, même mouvement.

Qui vous arrête?

M. LISIEUX, idem.

Qui peut vous retenir?

M. BUTEUX.

C'est que malheureusement.....

M. LISIEUX.

Eh bien! quoi?.

M. DE BEAUGENCY.

Parlez!

M. BUTEUX.

Je crois..... que je ne suis plus électeur.

(Rire général.)

M. LISIEUX, s'éloignant.

Que ne le disiez vous?

M. DE BEAUGENCY, idem.

Il nous fait perdre un temps!....

M. FOURNIER.

Maudit marchand de bas!

M. RAMELOT, très haut.

Il a bien dîné, toujours.

M. BUTEUX.

Je suis dégrevé d'hier, il me manque deux francs.

M. FOURNIER.

Que le diable t'emporte!

M. LISIEUX.

Et moi, qui lui ai donné la place d'honneur!

M. BUTEUX.

Il y a une heure que je veux vous en prévenir; vous avez refusé de m'écouter.

M. DUMONT.

Il aurait bien dû dire cela avant de se mettre à table. Moi, je ne me place pas. (M. Dumont va se mettre debout derrière le président.)

M. BUTEUX.

Je désirais rester ici seulement par curiosité, mais ces malheureux deux francs!..... Je me retire.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

M. DE BEAUGENCY, DES ÉLECTEURS. M. BRIGOT, ET M. DUMONT derrière lui. DES ÉLECTEURS, M. SOLANGE, M. RAMELOT, M. LISIEUX ET M. FOURNIER. Tout le monde est assis.

M. BRIGOT, agitant sa sonnette.

La séance est ouverte. M. de Beaugency a la parole.

M. DE BEAUGENCY, se levant.

Messieurs, je ne vous ennuirai pas par de longs discours. Vous connaissez ma déclaration de principes; je me réfère à ce qu'elle contient. J'y joindrai seulement une observation. Les hommes à qui mon nom et les antécédens de ma famille pourraient inspirer des craintes ou des espérances, sont complétement dans l'erreur. Mes ancêtres ont servi l'État comme il fallait le servir, comme j'aurais fait sans doute si j'avais vécu de leur temps. Dans le cas où je serais honoré de vos

suffrages, je lui rendrai avec le même zèle des services différens. Je suis de mon siècle, j'en adopte les idées, les mœurs, les lois; j'aime et défendrai l'ordre établi. A cela je n'ai qu'un mot à ajouter: je ne tiens nullement à ma naissance; et si quelquefois je me plais encore à m'en retracer le souvenir, c'est parce qu'il devient à mes yeux un motif d'émulation pour bien faire.

(Au côté droit, appuyé, appuyé! Bravo!)

M. DUMONT, descendant précipitamment au côté droit.

C'est très bien cela; je le nommerai. (Il serre la main du marquis.

M. FOURNIER, se levant.

J'applaudis avec vous, Messieurs, aux sentimens honorables qui viennent d'être exprimés. Mais pour qu'ils eussent de la valeur, il faudrait que la pratique se joignît à la théorie. Malheureusement il n'en est pas ainsi. J'apprends à l'instant, d'une manière positive, que la personne qui a parlé avant moi, est en négociation pour une place. (Murmures au côté gauche. M. Fournier s'assied.)

M. SOLANGE.

Un moment, Messieurs; le fait est-il bien constaté?

M. FOURNIER.

Que Monsieur réclame; j'ai des preuves, je lui répondrai. (M. de Beaugency se tait.)

M. SOLANGE, se levant.

En ce cas, je me range à l'avis de M. Fournier. Loin de moi la pensée qu'on ne puisse être à la fois député et employé du Gouvernement. Mais ce que je n'approuve point, ce que vous n'approuverez point sans doute, c'est que la Chambre, qui devrait être un but, devienne un moyen; c'est que la députation soit un marche-pied pour l'ambition.... En conséquence, je propose un autre choix.

(Au côté gauche, appuyé! appuyé! Solange s'assied.)

M. DUMONT.

C'est différent; je ne le nommerai pas. (Il revient derrière le président.)

M. BRIGOT, agitant la sonnette.

M. Lisieux a la parole.

M. FOURNIER, bas à M. Lisieux qui se lève.

Ferme, de l'assurance.

M. DUMONT.

Ah!... voyons celui-ci!

M. LISIEUX, avec aplomb.

Messieurs!... personne, j'ose le croire, ne redoutera pour moi le danger qui vient d'être signalé. Je possède une fortune indépendante, qui doit me mettre à l'abri de toute tentation comme de tout soupçon.... de toute tentation.... comme de tout soupçon... et de tout soupçon comme de toute tentation.... C'est donc avec confiance.... parce que.... certainement.... Il est évident qu'en effet...

M. RAMELOT, à son voisin.

Voilà le baron qui s'embrouille!.

M. FOURNIER, le tirant par le bras pour le faire asseoir, et passant à sa place.[1]

La modestie de Monsieur ne lui permet pas d'en dire davantage; je prendrai la liberté d'y suppléer. Messieurs! Dans tous les états libres de l'antiquité, la richesse était indispensable pour arriver aux places, et l'on ne pouvait pas même être soldat sans être propriétaire. Dans nos sociétés modernes, le législateur a été moins exigeant pour les emplois inférieurs, mais il a posé des conditions de ce genre pour celui de député; et ce n'est pas sans raison!

[1] Pendant ce discours, qui doit être déclamé à la manière des avocats, M. Lisieux, qui est le premier à gauche vers la rampe, se gourme, et témoigne sa joie par des gestes qu'il fait souvent symétriser avec ceux de Fournier.

M. DUMONT, à part.

Comme il parle bien ! Comme il articule bien.

M. FOURNIER.

Dans ce siècle tout industriel, on devait faire beaucoup pour les hommes qui, à force de travail et de capitaux, parviennent à se créer une grande existence. On devait surtout, comme encouragement, leur ouvrir la route des hautes fonctions. On objectera peut-être que celles de député sont une charge et non pas une récompense. Soit ! Je m'empare de cette idée, et elle devient une arme pour ma cause. Et, en effet, il est évident, Messieurs, qu'il existe une étroite connexité entre le talent qui sert à gérer la fortune publique, et celui qui nous aide à faire la nôtre. C'est à ce titre que je réclame pour M. Lisieux. Sa capacité ne peut être mise en doute; les résultats sont là ! cent vingt mille francs de rente.... Sa profession de foi est excellente; son caractère honorable et bienfaisant; sa fortune grande et bien acquise. J'appelle vos suffrages sur M. Lisieux.

(Au côté gauche, bravo ! bravo ! appuyé !)

M. DUMONT, descendant au côté gauche.

Très bien ! je nommerai celui-là. (Il serre la main de Lisieux et de Fournier.)

M. BRIGOT, après avoir sonné.

Messieurs, je ne suis ennemi ni de la naissance ni de la fortune, parce qu'à mes yeux ce sont des garanties; mais je voudrais en trouver surtout dans le caractère. J'ai le chagrin d'avoir à vous apprendre que M. Lisieux (je le sais très positivement) a été quelque temps en rapport avec l'opinion qui nous est opposée; et il n'est venu se jeter dans nos rangs, qu'après s'être convaincu que l'autre parti était le plus faible..... (Murmures des deux côtés.) Comme je n'aime pas la versatilité, je propose un autre choix. (De toutes parts : Appuyé, appuyé ! bravo !)

M. DUMONT.

C'est différent; je ne le nommerai pas. Encore un de coulé. (Il revient derrière le président.)

M. BRIGOT.

La liste des concurrens est épuisée, et je ne pense pas, Messieurs, que vous ayez l'intention de vous réunir au parti Anglard.... Il faudrait donc chercher un autre candidat.

M. FOURNIER, bas à Lisieux.

Ils reviendront à vous.

M. DUMONT.

Sur qui jeter les yeux?

M. RAMELOT, se levant.

Il y a un homme, Messieurs, qui obtiendrait tous les suffrages, s'il se présentait.

M. BRIGOT.

Qui donc?

M. DUMONT.

Qui donc?

M. RAMELOT.

L'auteur d'un écrit admirable que j'ai lu ce matin, et dont plusieurs d'entre vous parlaient, à dîner, avec les plus grands éloges. C'est un véritable ami de nos libertés.

M. FOURNIER, d'un air triomphant.

Oui; mais il n'est pas connu.

M. BRIGOT, avec force, en se levant.

Il est connu... il est parmi nous....

MM. DUMONT ET RAMELOT.

Qui est-il? qui est-il?

M. BRIGOT, à Solange.

Oh! vous avez beau me faire des signes, je dois à mon pays de vous nommer; c'est M. Solange. (De toutes parts, bravo, bravo! appuyé, appuyé!)

(Tout le monde se lève.)

M. LISIEUX, *vivement.*

Monsieur n'a pas l'âge.

M. BRIGOT.

Est-ce que vous n'avez pas l'âge?

M. SOLANGE.

Pardonnez-moi, je l'ai depuis quinze jours.

M. DUMONT, *avec joie.*

Il a l'âge!

M. FOURNIER, *à part.*

Maudit ingénieur!

M. BRIGOT.

Êtes-vous éligible?

M. DUMONT.

Éligible!... Il le sera demain, car je lui donne ma fille. (*Il prend la main de Solange et l'amène sur le devant du théâtre, où tout le monde descend avec eux.*)

M. RAMELOT.

Je vote pour Monsieur, parce qu'il est homme de mérite.

M. BRIGOT.

Je vote pour lui, parce qu'il ne s'est pas mis en avant.

M. DUMONT.

Et moi, parce que... parce que... Mon cher ami, il faut que je vous embrasse. (*Il embrasse Solange.*)

M. RAMELOT, *à son voisin.*

Voyez donc la figure du grand électeur!

M. BRIGOT, *avec force.*

Nous désignons Monsieur par acclamation.

MM. RAMELOT ET DUMONT.

Par acclamation. (*De toutes parts, appuyé, appuyé!*)

M. BRIGOT.

A l'unanimité.

TOUT LE MONDE.

A l'unanimité.

M. FOURNIER, vivement.

A l'unanimité moins deux voix.

M. DE BEAUGENCY.

Chez moi, c'est fort agréable!

M. FOURNIER.

Allons, je suis destitué.

M. LISIEUX.

Décidément ils ne veulent rien faire pour les gens riches.

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

M. RAMELOT, M. DE BEAUGENCY, MADAME DE BEAUGENCY, M. BRIGOT, M. LISIEUX, M. FOURNIER, MADAME VERTEUIL, M. DUMONT, CAROLINE, SOLANGE.

CAROLINE.

Eh bien! qui est-ce qui sera élu?

M. DUMONT.

Viens, ma fille, c'est M. Solange..... J'aurai donc un gendre député!

MADAME VERTEUIL.

Ce n'est pas mon frère?... Quelle injustice!

MADAME DE BEAUGENCY.

Ce n'est pas mon fils! Quelle horreur!

CAROLINE, dont M. Solange baise la main.

Que je suis heureuse!

M. DUMONT.

Ces chers enfans!

MADAME DE BEAUGENCY.

Quel siècle!

M. BRIGOT, *s'avançant vers M. de Beaugency.*

Je suis chargé, Monsieur, de recueillir la souscription au profit des incendiés du Calvados. Vous avez souscrit, ayez la complaisance...

M. DE BEAUGENCY, *avec humeur.*

Je ne suis pas en train de payer.

M. BRIGOT, *se tournant vers M. Lisieux.*

Vous avez souscrit également....

M. LISIEUX.

Laissez-moi tranquille avec vos souscriptions!

M. FOURNIER, *montrant Solange.*

Adressez-vous à Monsieur; c'est lui qui paiera pour tous.

M. DE BEAUGENCY.

Moi, ma mère, je vais tâcher d'obtenir la pairie.

MADAME DE BEAUGENCY.

A la bonne heure.

M. SOLANGE.

Messieurs, si je suis demain honoré de vos suffrages, je croirai vous devoir d'autant plus qu'ils seront venus me chercher; et je prendrai pour règle de ma conduite : Tout pour la France et pour le roi.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

MISE EN SCÈNE.

DISTRIBUTION DES RÔLES PAR EMPLOIS. — COSTUMES. — RÉFLEXIONS.

M. LISIEUX. Premier rôle. L'air gourmé, la tête haute, les joues gonflées. Habit noir, gilet et pantalon de fantaisie pendant la première partie de l'ouvrage; habit bleu et dessous noir, souliers et bas à jour, pendant la seconde. Insolent pour tout ce qui n'est pas électeur.

M. FOURNIER. Premier comique. Habit olive, gilet et pantalon de fantaisie; badine élégante, qu'il agite sans cesse et porte à son menton. Mouvement et vivacité dans son jeu.

SOLANGE. Jeune premier. Ruban de la Légion-d'Honneur, habit brun au premier acte; habit noir au second. Tenue décente et gracieuse.

MARQUIS DE BEAUGENCY. Troisième rôle. Habit noir, pantalon collant, souliers. Politesse et fierté.

DUMONT. Financier. Habit marron, pantalon bleu, large; gilet blanc. Manières rondes et parfois brusques; gros rire.

BUTEUX. Deuxième comique. Habit jaune antique, culotte de nankin, bas chinés, poudre et queue, souliers à boucle d'argent. Verbe haut, allure burlesque.

BRIGOT. Père noble. Habit et pantalon noirs, gilet blanc. Ton grave et parfois épigrammatique.

RAMELOT. Second jeune premier. Habit vert serrant la taille, pantalon noir collant, bas à jour, breloques, lorgnon et chaîne d'or. Très bonnes manières. Foulard élégant pour son Groom.

MADAME VERTEUIL. Premier rôle. La mise la plus distinguée. Manières brillantes; vivacité, mignardise. Deux toilettes.

CAROLINE. Jeune première. Toilette simple et décente. Finesse et naïveté. Changement de robe.

MADAME DE BEAUGENCY. Mère noble. Robe de soie très longue avec garniture; bonnet monté en dentelle; ceinture tombante; guimpe et blonde descendant le long des épaules. Manières très polies, nuancées d'impertinence.

NOTA. La pièce doit être jouée en général très vivement.

